This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07437278 4

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

WTRW
Richard

COMMENTAIRE

PHYSIOLOGIQUE

SUR LA PERSONNE D'HORACE.

PARIS

F. SAVY, LIBRAIRE

Rue Hautefeuille, 24.

LYON, IMPRIMERIE DE VEUVE MOUGIN-RUSAND

RUE TUPIN 18.

COMMENTAIRE

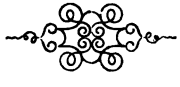
PHYSIOLOGIQUE

SUR LA PERSONNE D'HORACE

Quintus Horatius Flaccus

PAR

RICHARD (DE NANCY)



LYON

C. SAVY, Libraire, place Bellecour

—

1863

P

AVANT-PROPOS

J'ai écrit quelques lignes sur Horace, uniquement pour les étudiants en médecine de l'école de Lyon. J'ai craint que les travaux de nos amphithéâtres de dissection, que les études cliniques dont l'utilité est directe pour connaître l'homme matériellement, et pour le trai-

tement de ses maladies, ne fissent délaisser trop tôt les études littéraires de nos jeunes bacheliers. En effet, en entrant à l'école de médecine, l'étudiant n'envisage que les notions directement afférentes à son art; il voudrait concentrer toutes ses pensées sur le corps humain, et croit que ses souvenirs littéraires ne seront pour lui, au lit du malade, qu'un bagage inutile.

Le malade, à son tour, légitimement égoïste, ne lui demande rien que de connaître son mal et de le guérir; bien plus, et c'est là un tort, si son médecin est lettré, il le tiendra pour suspect. Plus d'un, que nous connaissons, ne voudrait pas se laisser traiter par un chirur-

gien qui ferait des vers, à moins que, par d'éclatants succès à la tête de l'Hôtel-Dieu de Lyon, il ne se fît, comme M. A. Petit, pardonner ce travers.

Les femmes elles-mêmes, qui ne sont pas pour rien dans la vogue à laquelle un praticien aspire, ne lui seront pas favorables ; en secret, elles se riront de lui, et, s'il s'avisait de leur adresser quelques paroles flatteuses, elles lui répondraient comme dans la fable : « ne forçons point notre talent, » ou bien comme dans les *Femmes savantes :* « excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec, » en lui faisant la plus courte et la plus railleuse de leurs révérences ; et notez bien que Mo-

lière met cette réponse dans la bouche du seul personnage de sa pièce qui soit aimable et qui ait conservé son bon sens. L'étudiant en médecine n'est point un enfant, il a dix-sept ans au moins, et s'il ne réfléchit pas encore avec toute la maturité désirable, cette disposition des esprits ne peut cependant échapper à sa pénétration. Le voilà donc qui se met à regretter sept ou huit années de sa belle et première jeunesse, consacrées tout entières à des études qu'il juge inutiles à sa profession, et dont il n'osera se parer dans le monde; certes, il a tort, il le reconnaîtra plus tard. Il vient à l'école de médecine, son diplôme de bachelier à la main, nous dire qu'il a accompli une tâche obligée.

A livre ouvert il traduit Démosthène et Plutarque, il sait par cœur le discours Περί Στέφανφ. La langue latine lui est également familière. Les longues périodes de Cicéron ne l'ont jamais inquiété ; il les comprend avant même d'être au mot qui les termine. César, Saluste sont faciles pour lui, et Tacite, il l'interprétera avec concision, si ce n'est avec l'élégance de M. Félix Olivier. Quant aux poètes..... Ici nous l'interrompons. Assez, monsieur, vous avez votre diplôme ; je ne doute pas que vous n'ayez médité les beaux modèles de la langue française, et que vos réponses aux questions de logique, d'histoire, de géographie, d'arithmétique, de géométrie et de physique, le programme fût-il ency-

clopédique, n'aient fait tomber dans l'urne, à votre adresse, une pluie de boules blanches; votre air intelligent nous le révèle. De plus, vous êtes bachelier ès-sciences, inscrivez-vous donc, le registre est ouvert pour vous. *Dignus es intrare.....*

Le lendemain, l'étudiant assiste à une leçon d'anatomie, et là un nouvel horizon se découvre devant ses yeux; les formes des organes sont mathématiquement décrites, mais toutes ces conditions physiques ont des raisons d'être que le professeur ne laisse point ignorer: c'est ce qu'on appelle l'intention physiologique, que le raisonnement développe, et qui sert comme d'artifice mnémotechnique pour fixer

dans le souvenir de l'étudiant les détails anatomiques.

A quoi servirait, en effet, de lui dire que l'épine d'une vertèbre du col est toujours bifurquée, si on ne lui en explique pas le pourquoi : cela lui paraîtrait de peu d'importance, et il l'oublierait sans doute. Mais si on lui dit que les mouvements du col étant multipliés, il a fallu que les points d'attache des muscles moteurs le fussent aussi ; une de ces deux dispositions rappelle l'autre à la mémoire et n'en sortira plus.

Partout même relation entre les organes, de sorte que le sujet tout entier apparaît bientôt à l'esprit de

notre adepte, comme un système unique et clos, et dont toutes les parties, dans leur action réciproque, concourent à un but définitif. Et telle est la rigueur de la corrélation des formes de toutes les parties entre elles, que l'une ne pourrait s'altérer sans que les autres changeassent aussi, et chacune d'elles, prise séparément, pourrait, à la rigueur, indiquer toutes les autres. A ce point, un fragment d'un squelette, quand ce serait celui d'un être inconnu, déjà disparu de la surface du globe, entre les mains de quiconque aurait une étincelle du génie de Blumenbach ou de G. Cuvier, suffirait à reconstruire l'individu tout entier.

Devant ces belles considérations si pleines d'intérêt, l'étudiant se dit : Pourquoi donc ai-je travaillé si longtemps pour dresser mon esprit à filer droit et avec circonspection sur le chemin de la pensée, sans s'égarer à droite ou à gauche? C'est à l'amphithéâtre de l'école de médecine que j'aurais dû venir; c'est là que j'aurais trouvé matière suffisante à m'exercer dans l'art de raisonner. Et quand je songe qu'une dent dans la main de l'anatomiste conduit, par le raisonnement, à des notions certaines sur la mâchoire, sur la tête, sur le système digestif et enfin sur les conditions physiques et instinctives de l'animal tout entier; quand on songe que l'ongle, l'os de l'épaule, l'os de la cuisse et

tous les autres os, pris séparément, donneront à leur tour la dent; l'étudiant, ne nous en étonnons pas, retrouvera là l'équation d'une courbe entraînant toutes ses propriétés, et de même chaque propriété étant prise pour base d'une équation particulière, on retrouve et l'équation ordinaire et toutes les autres propriétés quelconques; il pensera donc que les notions mathématiques dont il a surchargé son esprit ne lui étaient pas nécessaires, et qu'il aurait, par le raisonnement, trouvé assez de problèmes à résoudre dans l'étude de la médecine.

Ces regrets ne sont pas justes, car d'abord la science est bonne pour elle-même, et l'on se lasse de

tout excepté d'elle ; mais l'étudiant doit reconnaître que, sans elle, ces problèmes anatomiques et physiologiques ne lui eussent point paru si faciles à comprendre. L'intelligence est comme une bonne terre qui doit être préparée par la culture, pour recevoir la semence et produire de bons fruits ; il comprendra aussi qu'une première culture ne suffit pas, et si elle n'est pas renouvelée, la fécondité s'éteint et la stérilité reparaît.

L'art de guérir exige aussi d'autres talents que celui de raisonner. C'est le talent d'observer, bien plus difficile à acquérir que le premier ; il existe dans le développement et la terminaison des maladies des lois

inconnues encore, et dont le régime ne peut être entrevu que par l'observation des faits. Un esprit délié seul peut discerner les faits constants qui se reproduiront toujours, d'avec les phénomènes accessoires et variables qui ne se montreront plus, même dans les circonstances identiques, et qui pourraient mettre l'observateur hors de la bonne voie. C'est cet esprit prompt à saisir et à comprendre, que nous supplions nos jeunes élèves de conserver, en continuant de cultiver les fortes études qui l'ont si bien formé. Telle est la pensée qui nous dirigeait quand nous souhaitions que les grades de bachelier ès-lettres, ès-sciences, fussent exigés seulement au moment du premier exa-

men, au lieu de l'être devant la première inscription ; nous pensions que le jeune homme ayant en perspective cette épreuve probatoire devant laquelle sa carrière se briserait s'il n'y pouvait suffire, se verrait dans l'obligation de poursuivre les fortes études qu'il a faites dans les lycées impériaux. C'est alors que les étudiants en médecine iraient entendre les éloquentes paroles qui tombent du haut des chaires de nos facultés ; cela eût remplacé d'autres distractions qui ne valent certes pas les leçons de nos éloquents professeurs. Mais mon avis n'a pas prévalu dans la commission qui a préparé le décret de 1854, pour l'organisation des écoles préparatoires.

Sans doute, une telle proposition ne restait pas sans objections. Que ferez-vous, nous disaient de savants professeurs, des examinateurs rigides, que ferez-vous de ceux que nous ne recevrons point? Car, enfin, vous ne prétendez pas poser vous-même les limites de notre indulgence? Non, certes, soyez sévères comme il vous convient de l'être, et ceux que vous n'admettrez point, vous nous les rendrez, nous en ferons des officiers de santé, avec un autre titre, si l'on veut, mais à coup sûr avec les mêmes études médicales que celles qu'on impose aux docteurs. Eh! pourquoi ces études seraient-elles moindres? Les artisans, les habitants des campagnes auxquels ce second ordre de méde-

cins est destiné, ne méritent-ils pas les mêmes égards? Leurs maladies ne sont-elles pas les mêmes, et la nature n'a-t-elle pas pétri tous les crânes avec le même limon. Je dis plus, il faut peut-être une plus grande sagacité pour traiter les maladies des hommes les plus simples, et qui ne peuvent rendre un compte exact de leurs impressions, que pour ceux dont l'esprit éclairé exprime nettement les causes et la nature de leurs maux.

Donnez à ces officiers de santé d'une nouvelle espèce le droit d'exercer dans toute l'étendue de l'empire, au lieu de les parquer dans les limites d'un département. Car enfin on ne conçoit pas pourquoi celui qui

exerce la médecine à Bourg-en-Bresse, ne pourrait pas l'exercer à Mâcon. Si toutefois on veut marquer par quelqu'endroit son infériorité, que ce ne soit point dans ses études médicales, ce serait un crime de lèse-humanité; mais puisqu'on le suppose illettré, qu'on lui interdise les dignités médicales, telles que les places de médecins des hôpitaux, de professeurs aux diverses écoles, de médecins légistes devant les tribunaux, etc., cela suffira pour établir la suprématie des docteurs.

C'était aussi ma pensée qu'à cette phase des études professionnelles d'un étudiant en médecine, l'examinateur saurait mieux adapter ses questions à l'homme dont la profes-

sion future lui est démontrée décidément; car jamais on ne nous persuadera que celui qui doit prêter son ministère aux malades, que celui qui observe les progrès d'une fièvre typhoïde, ou qui panse une fracture, doive cultiver les belles-lettres de la même manière que l'homme destiné à briller dans les luttes du barreau ou à la tribune de nos assemblées. On pèserait aussi toute circonstance devant des hommes qui ne seraient plus d'âge à recommencer des études littéraires, et si un Savoyard élevé à Evian ou bien à Annecy, avant l'annexion de sa province, n'était pas fort sur l'histoire de France, on ne le rayerait pas pour cela de la liste des élus.

Mais, enfin, puisqu'on a voulu que le diplôme ouvrît la porte des Facultés, l'étudiant, à son tour, ne lui reconnaît plus d'autre utilité, et c'est pourquoi, après son entrée aux écoles de médecine, on peut trouver, chez les marchands de vieux livres, ses dictionnaires grecs, d'Alexandre ou de Planche, sa grammaire de Burnouf, et les fragments des prosateurs et des poètes, imprimés exprès pour lui, par les soins de l'Université.

C'est pour nous opposer à ce déplorable abandon de toute étude classique, que nous suggérons à nos jeunes disciples d'étudier la vie des hommes de l'antiquité, en rapport avec toutes les conditions phy-

siques et morales qui peuvent avoir eu quelque influence sur leurs personnes. C'est le plus sûr moyen d'aiguiser leur esprit au talent d'observer si nécessaire dans la pratique médicale, et c'est ainsi qu'on peut faire tourner l'étude des belles-lettres au profit de l'esprit médical, qui dévierait de son but s'il cherchait, dans ce miroir de la civilisation antique, autre chose que les causes qui agissent sur la nature de l'homme, et qui inspirent et modifient ses déterminations. Je n'ai pas conseillé d'appliquer cette méthode aux hommes du siècle présent, cela serait plus facile et plus sûr, mais cela pourrait avoir ses dangers. Quant à l'antiquité, on a ses coudées franches, et l'on pourrait dire des douze

Césars tout ce qu'on voudrait, sans que personne embrassât leur querelle; on ferait honneur ou tort à son propre jugement, et voilà tout; personne ne doute, parmi nous, que le tempérament, le caractère, les forces physiques, l'habitude extérieure, le milieu dans lequel on est élevé, ne déterminent en nous ce qu'on appelle *la vocation*. Parfois on se trompe soi-même, il est vrai, et on revient sur ses pas, quand cela est possible. Qu'un homme faible, cacochyme, se prenne de belle humeur belliqueuse, amoureux de la gloire, il veut être soldat; bientôt ses forces le trahissent, il devient un pilier d'hôpital, coûte plus à l'Etat qu'il ne vaut, et n'a pas même l'avantage de mourir sur le champ de bataille.

Qu'un fils de famille, comme on en vit tant avant notre glorieuse révolution, élevé au milieu des désordres et des mœurs dissolues du dernier siècle, soit destiné à l'église, ce sera grand hasard s'il porte en lui les vertus qui ennoblissent le sacerdoce.

Il y a eu quelque chose de tout cela dans Horace. C'était un être chétif, souvent malade, et qui veut servir sous les drapeaux d'un fier stoïcien; mais la vie du soldat ne convient pas à l'épicurien, et il la quitte à la première occasion. Favori de Brutus dans sa jeunesse, il est, dans l'âge mûr, le commensal d'Auguste et de Mécène; ses écrits et sa vie offrent les mêmes dispara-

tes, les mêmes contrastes. Les expliquer par ses qualités physiques, c'est ce que j'ai entrepris pour donner à nos jeunes disciples, sous le nom de commentaire physiologique, un spécimen du rapport du physique au moral. Je n'ai fait qu'une ébauche imparfaite, et si nos étudiants veulent me suivre dans cette voie, ils feront mieux, les fortes études, la verve de la jeunesse sont avec eux.

COMMENTAIRE

PHYSIOLOGIQUE

SUR LA PERSONNE D'HORACE

OBJET DE CET ÉCRIT

Quelques personnes ont longtemps soutenu cette opinion, que l'étude des lettres n'a aucune influence utile sur la pratique de l'art de guérir; que le médecin, au lit du malade, ne puise pas ses moyens d'investigation dans des souvenirs littéraires, et que c'est par la connaissance des lois de la vie, qu'il établit son diagnostic et ses indications curatives. Quant aux remèdes, il les demande aux trois règnes de la nature, et règle leurs combinaisons et leur emploi

par des procédés empruntés aux sciences physiques.

Pour celles-ci, leur utilité, leur nécessité impérieuse n'ont jamais été contestées. La matière médicale, l'hygiène publique et privée, l'étude des poisons, l'art de les neutraliser ou d'en démontrer la présence dans nos viscères, n'en sont que des déductions.

Les étudiants ont donc pu longtemps se présenter dans les Facultés de médecine, avec le titre unique de bachelier ès-sciences. Depuis, on a reconnu que les lettres agrandissent la sphère de l'intelligence, et donnent à l'homme la faculté d'exprimer ses idées avec clarté et correction. Le médecin illettré, dépourvu de cet avantage, ne saurait donc prendre son rang dans une société polie, la dignité de sa profession en souffrirait et se dégraderait avec lui. Une telle assertion est sans doute exagérée. L'admettre entièrement, c'est ignorer que l'étude des sciences médicales a aussi le privilége de développer l'intelligence humaine, et qu'étudier la vie et la souffrance, c'est aussi faire ses *Humanités*.

Cependant, par de telles considérations, M. le Ministre de l'instruction publique, cédant à ses propres inspirations et à celles des hommes jaloux de la suprématie de notre art, a rétabli le baccalauréat ès-lettres comme condition obligée des études médicales.

En faisant connaître aux étudiants cette disposition nouvelle, nous leur déclarons sans détour qu'ils rendront vaines et inutiles les mesures qu'un gouvernement réparateur prend à l'égard de la médecine française, si le diplôme de bachelier n'est pour eux qu'un titre qui leur ouvre la porte des Facultés, et les dispense, à l'avenir, de toute occupation littéraire.

Pour nous, dans Lyon, nous sommes loin de le craindre. Nous savons que nos jeunes disciples aiment les lettres, et nous craindrions plutôt que leur charme séduisant fît tort aux études plus sévères des cliniques et des salles d'amphithéâtre. Il convient donc, pour ne les y attacher que dans une juste mesure, d'apprendre aux étudiants comment ils doivent les cultiver, dans l'intérêt de leurs études médicales.

La lecture des écrivains antiques est le miroir de la civilisation des temps passés. L'homme privé y lit la vie privée des Romains ou des Grecs, et la compare avec celle d'aujourd'hui. L'administrateur y étudie la société civile. L'homme d'Etat, la loi politique des peuples anciens. Plus d'un homme de guerre s'est inspiré des récits de Tite-Live, de César, de Xénophon. Le prêtre aussi, et lui plus que tout autre, trouve, dans la société religieuse et païenne, comparée aux temps présents, le triomphe et la victoire de la religion chrétienne. Qu'est-ce que le médecin doit y chercher à son tour?

Ira-t-il extraire des prosateurs et des poètes quelques traces de la condition de la médecine dans Rome et dans Athènes?..... Faudra-t-il enregistrer tous les passages où il est question des misères, des maladies de l'homme, ou des remèdes vulgaires, transmis par la tradition? Ce serait sans doute un travail d'érudit, digne d'être loué, mais sans utilité pour notre art.

La seule occupation littéraire qui n'écartera pas le médecin de son but, c'est l'étude

des rapports existant, d'une part, entre les actions, les écrits, les vertus et les vices des hommes de l'antiquité, et, de l'autre, les conditions physiques de leur personne, leur caractère, leur éducation et les événements au milieu desquels ils ont vécu. La vie de ces hommes, ainsi scrutée, serait un champ fertile en observations.

Je prends au hasard dans l'histoire de Rome, et je dis que, sans cette méthode, le long règne de César-Auguste serait une énigme inexplicable. On ne peut revenir de sa surprise quand on compare le triumvir à l'empereur. Le contraste est tel qu'on douterait que ce fût là un seul et même personnage. Le triumvir est fourbe, cruel, astucieux, proscripteur implacable, tandis que les fastes de l'histoire célèbrent la splendeur, l'équité, la douceur du règne de l'empereur. Celui-ci se montre ami fidèle, généreux, maître indulgent; l'autre est féroce, impitoyable. Celui-là même qui fait jeter la tête de Brutus aux pieds de la statue de Jules, celui-là même qui fait égorger par centaine les citoyens romains, est aussi celui

qui, plus tard, pardonne à Cinna et comble de bienfaits et d'honneurs ce petit-fils de Pompée, qui avait attenté à sa vie.

On peut me dire que, sans principes comme il était, il eût certainement tué Cinna, si ce meurtre lui eût été utile; c'est possible, mais encore il ne faisait pas le mal pour le mal lui-même, et je soutiendrai ma thèse en disant que les événements seuls ne transforment pas ainsi les hommes; le caractère et le tempérament y ont une grande part. Quand, faible et adolescent, Octave se déclare héritier du dictateur, il lui faut succomber ou réussir en trompant tous les partis; il faut qu'il soit habile, fin, cruel, sans principes; s'il eût manqué de talent et de caractère, il n'aurait pas osé entreprendre, il se serait abstenu et n'aurait pas eu de place dans l'histoire; mais enfin il réussit, et quand la bataille de Philippe ne laisse plus dans Rome d'autre parti que le sien, l'implacable destin ne l'obsède plus, et il revient aux inspirations d'une meilleure nature, révélée, dit Suétone, par les grâces de sa personne, par son regard si fier et si

doux à la fois, par son maintien et toute son habitude extérieure.

Quand, dans le musée de notre école, à travers le vitrail qui la recouvre, le regard s'arrête sur cette tête de Napoléon Ier, qu'Antomarchi a conservé à la postérité, on est frappé d'étonnement à l'aspect de ce front vaste, immense. Au milieu des crânes vulgaires dont elle est entourée, cette tête semble avoir appartenu à une autre race; égale en volume à celle de Charlemagne, quoiqu'elle soit celle d'un corps de taille exiguë, on voit de suite qu'elle recouvrait un puissant cerveau, l'instrument d'une vaste intelligence, instigateur des actes d'un héros. Cette puissance cérébrale, liée aux événements contemporains de la jeunesse de l'homme, n'ont-ils pas été l'occasion de sa fortune et de ses grandes actions!

Parfois, j'en conviens, de telles déductions de notre esprit n'auront guère que la force d'une conjecture; mais, à cette lutte, l'intelligence se fortifiera et nous ferons de grands progrès dans l'art de pénétrer les mystères qui nous dérobent trop souvent

les causes morales des maladies que nous traitons.

Encore une fois, que l'on prenne un des hommes de Plutarque, qu'on réunisse ce que les écrivains, les commentateurs nous ont transmis sur sa personne et son habitude extérieure, nous le connaîtrons comme si nos pères l'avaient vu, et comme si une tradition récente nous eût livré son histoire par la bouche même des contemporains. En mettant son éducation et les événements de son temps en regard de sa conduite, on obtiendra le secret de ses actions, et l'obscurité qui peut régner dans ses écrits, le doute qui pèse sur ses vrais sentiments, seront aisément dissipés.

Ce commentaire physiologique ne me paraît applicable à nul écrivain du temps passé, mieux qu'à Horace.

N'est-il pas vrai que la première page de son livre nous révèle l'ami, le compagnon, le protégé de Mécène, et que, plus loin, sa verve satirique désigne à la raillerie des Romains ce grand ministre et tant d'autres citoyens, amis ou courtisans d'Octave?....

N'est-il pas vrai qu'on le vit combattre sous les drapeaux de Brutus, dans sa jeunesse, et dans sa virilité, devenir l'ami, le favori du puissant souverain contre lequel il avait porté les armes ? Ses écrits ne sont-ils pas empreints de maximes de haute moralité, et ailleurs de vers cyniques que Quintilien disait ne pas vouloir expliquer ? Comment se rendre compte de tant de contradictions ? Le lecteur chercherait vainement, dans ses écrits, la clef de cette énigme. Que ce soit là l'objet du commentaire physiologique que nous voulons donner en exemple à nos élèves !

Application de ces principes à Horace.

J'ouvre la belle édition de Firmin Didot, et je lis : *Quinti Horatii Flacci opera.* — Œuvres de Quintus Horatius Flaccus.

Le nom de Quintus était le premier, et chez les Romains, il servait à désigner l'individu. Horatius était le nom de famille ; mais le père d'Horace, comme esclave, n'en avait pas. C'était donc le nom du patron que

son père avait servi. Vient enfin le nom de Flaccus, qui signifie un homme mou, de constitution physique flasque et peu énergique. Horace le tenait-il de son père?..... Personne ne peut l'assurer; et malgré l'objection de quelques savants professeurs qui ne veulent pas que ce sobriquet soit propre au poète, je dis que le père d'Horace était un affranchi tellement obscur, que son vrai nom est resté inconnu, et que c'est comme conjecture qu'on lui attribue ceux qu'a portés son fils.

Quoi qu'il en soit, Horace portait ce nom de Flaccus et ne l'avait pas répudié..... L'épode XV offre à notre attention un vers qui justifie cette opinion.

..... Nam si quid in flacco viri est,
Non feret.....

Le reste des vers prouve qu'il connaissait le sens de ce surnom, et il a fait là un jeu de mots indigne de sa grâce ordinaire. Plus tard, dans la première satire du 2me livre, se trouve encore cette épithète, en preuve

qu'elle lui a appartenu de tous temps. Mais ce qu'Horace n'a jamais su, c'est que la source de son talent était positivement dans les conditions physiques qui l'avaient fait nommer *Flaccus*.

Les sciences médicales nous apprennent que les enfants qui naissent avec la mollesse du tempérament lymphatique, sont doués d'un génie précoce. Les os crâniens se prêtent au développement facile du cerveau. L'intelligence grandit de bonne heure, et la mémoire conserve, après de longues années, les vives impressions du premier âge et le souvenir des lieux où l'enfance s'est écoulée. D'habitude, de tels sujets restent petits, leur ventre devient obèse de bonne heure; il est rare qu'ils ne révèlent pas leur disposition strumeuse par quelque écoulement d'oreille ou quelque ophthalmie opiniâtre, et généralement ils ne sont point destinés à une longue vie. Tel fut, en effet, Horace, et ses écrits vont nous prouver que son moral était en harmonie avec cette constitution physique.

Né à Venouse, ville antique sur les con-

fins de l'Apulie et de la Lucanie; cette contrée reculée de la belle Italie resta présente à sa pensée, même à une époque avancée de sa vie. Sa mémoire, reconnaissante encore après de longues années, signala le but de ses excursions enfantines : c'était le sommet volcanique du majestueux Vultur, la petite ville de Ferentum, les champs fertiles et les bois délicieux de Bantia. Certes, il n'était plus jeune, lorsqu'il célébrait ces souvenirs de son enfance et la fontaine de Bandusie, située à quelques milles de Venouse :

O fons Bandusiæ splendidior vitro.

« Fontaine de Bandusie, lui dit-il en terminant, mes vers te placeront au nombre des sources les plus renommées; ils célébreront le chêne-vert qui s'élève au-dessus des rochers caverneux, d'où jaillissent tes flots murmurants : »

Fies nobilium tu quoque fontium,
Me dicente cavis impositam ilicem
Saxis unde loquaces
Lymphæ desiliunt tuæ.

On voit bien que cette composition ne remonte pas à sa jeunesse. Horace avait quarante-deux ans alors, il avait eu longtemps avant, et sans aucun doute, la conscience de son talent; mais il ne parle de l'immortalité due à ses vers que dans l'âge mûr, quand les succès les plus éclatants lui en eurent inspiré le légitime orgueil.

N'était-il pas plus âgé encore quand il célébrait les lieux où s'écoulèrent ses premières années?

C'est dans la quatrième ode du troisième livre adressée à Calliope (Horace avait quarante-six ans). La sécurité la plus grande, la prospérité et le bonheur dont jouissait alors le peuple romain inspirèrent à Horace le désir de louer l'empereur, et dans cette ode adressée à la reine des muses, il suppose qu'il est transporté sous des ombrages délicieux, qui lui rappellent les lieux chers à son enfance, en même temps que son caractère sacré de poète (*vates*). « C'est, dit-il, sur le sommet du mont Vultur, que des colombes prophétiques vinrent me couvrir d'un vert feuillage. Fatigué de mes jeux

innocents, j'étais plongé dans un profond sommeil, les habitants d'Achérontia, ceux que rafraîchissent les ombres des bois de Bantia, ceux qui, dans la plaine, cultivent les champs fertiles de Ferentum ont tous admiré le prodige; ils m'ont vu, enfant courageux, protégé par les dieux, au milieu des ours et des vipères, dormir en sûreté sous un amas de myrthe et de laurier : »

Me fabulosæ Vulture in Appulo
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno
Fronde novâ puerum palumbes
Texere : Mirum . . . . . .
. . . . . .
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis. . . . . .
Non sine Dîs animosus infans.

N'est-ce pas une prodigieuse mémoire que celle qui reproduit si bien les souvenirs du jeune âge dans l'âge de la maturité !

Quelques commentateurs, qui étaient loin d'envisager Horace à notre point de vue, n'ont trouvé là qu'une réminiscence dont le

voyage à Brinde aurait été l'occasion. Mais quand il suivit Mécène à Brinde et à Tarente, le poète ne passa point par Venouse, il décrit une autre route. On peut bien conjecturer qu'il traversa sa ville natale, en revenant à Rome. C'était, en effet, la route directe; mais ce n'est là qu'une conjecture, qu'une supposition créée pour appuyer une autre opinion.

Première éducation d'Horace.

On comprend sans peine qu'un enfant aussi bien doué ne pouvait être élevé à Venouse; son intelligence eût manqué d'aliments; lui-même nous raconte qu'il n'y avait là qu'un pauvre maître, nommé Flavius, qui enseignait aux enfants à lire et à compter.

Ce Flavius était dans une condition plus humble encore que celle des maîtres de nos écoles primaires. Il n'avait pas de subvention officielle, et les enfants seuls devaient, chaque mois, lui apporter son salaire. Le

père d'Horace ne voulut pas lui confier son fils.

> Noluit in Flavi ludum, me mittere magni
> Quò pueri magnis è Centurionibus orti,
> Lævo suspensi loculos, tabulamque lacerto,
> Ibant Octonis referentes idibus æra.

Il n'hésite point à se transporter à Rome, pour y chercher des moyens d'éducation plus étendus et plus conformes aux espérances que donnait l'intelligence précoce de son fils; mais le travail seul pouvait lui donner les moyens de recueillir les avantages d'un tel séjour. Il se fait donc huissier aux ventes publiques, et du fruit de son labeur, subvient aux frais d'une éducation dispendieuse. Bien plus, il devient le précepteur de son fils, ne le quitte plus, l'accompagne aux écoles, afin de prémunir son innocence contre la corruption des mœurs romaines.

Un bon père, mes jeunes disciples le remarqueront, a donc été aussi une des influences de la destinée d'Horace. Ce père devait être d'une nature d'élite; esclave et affranchi, il consacre son travail quotidien,

sa fortune et sa vie, à l'éducation d'un fils.

Comparons-le, pour le juger, à ce citoyen si fier d'être libre, à celui qui, dans l'*Emile*, retrace avec tant d'éloquence les lois de l'éducation et livre ses enfants à la charité publique!

Né du meilleur des pères, Horace dut au sien, avec la culture de son intelligence, les qualités exquises de son cœur.

Fortes creantur fortibus et bonis.
(Ode 4, liv. IV.)

Cette opinion d'Horace sur l'hérédité devance celle de la science. Nos études physiologiques nous enseignent que l'homme hérite de son père et apporte en naissant certaines prédispositions à ses qualités physiques, morales, comme à certaines maladies que les médecins qualifient d'héréditaires. Oui! cette vue médicale est juste, et le poète se montre le fils d'un père si généreux, en transmettant à la postérité sa vive reconnaissance pour l'auteur de ses jours. Quelques années s'écouleront, et après des for-

tunes diverses, le favori, le compagnon de Mécène, celui que le puissant Auguste honorait de sa familiarité, se vantera de son obscure origine, *non patre præclaro, sed vitâ et pectore puro*. Il déclarera que si la nature reprenait les années écoulées depuis la naissance, et que chacun pût à son gré choisir d'autres parents que ceux qu'il avait, il laisserait le vulgaire s'emparer des noms illustres qui ont brillé au milieu des faisceaux et dans les chaises curules : « et moi, dit-il, dussé-je passer aux yeux de tous pour un insensé, je resterais satisfait des parents qui m'avaient été accordés par la bonté des dieux. » *Meis* (*parentibus* sous-entendu) *contentus, honestos fascibus et sellis, nolim mihi sumere.*

Par de tels sentiments, Horace s'honore plus à nos yeux que par la grâce exquise et l'élégance de ses vers; car ils ne sont point rares ceux qu'un sot orgueil induit à cacher l'obscurité de leur naissance. On ne saurait trop louer la piété d'Horace, si empressé de mettre son père en scène d'une manière intéressante. Cet excellent père, pour l'accou-

tumer à fuir le vice, le lui signale par des exemples. « Regarde, lui dit-il, le fils d'Albius, la pauvre vie qu'il mène; regarde la misère du beau Barus : voilà ce que c'est que de dissiper la fortune paternelle ! Que tu puisses conserver en toi les bonnes mœurs et préserver de toute atteinte ta personne et ta renommée, tant que ta jeunesse aura besoin de guide ! Voilà mon vœu. » Ainsi il formait l'enfance d'Horace par ses préceptes, et, par l'opprobre des autres, il dégoûtait son âme du vice.

Je ne peux cependant m'empêcher de remarquer que de telles leçons ne devaient pas faire d'Horace un homme d'une vertu bien austère, mais développer son penchant à la médisance, et le caractère du poète prouve qu'elles ont bien réussi. En définitif, le père d'Horace ne pouvait pas lui prêcher les maximes de l'Evangile, il ne le connaissait pas. Il faisait ce que son cœur pût faire de mieux.

Nulle part Horace ne parle de sa mère, à moins qu'il ne l'ait comprise dans l'expression *parentibus* que j'ai citée plus haut.

Quoique la condition des femmes chez les Romains n'inspirât qu'un intérêt secondaire; cependant la mère n'était pas sans influence sur la considération à laquelle un homme peut prétendre; en voici la preuve dans la satire 6 du livre 1er. Répondant aux insinuations malveillantes qu'on lui adresse sur sa naissance et son grade dans l'armée de Brutus, il déclare : Que toujours libre et indépendant, il n'a recherché dans Mécène que le protecteur des lettres et non le puissant ministre de l'empereur. Il n'aspire point aux grandeurs qui font demander à celui qui en est revêtu : Quel est ton père? et s'il n'a point à rougir d'une mère ignorée?

Quo patre sit natus, num ignotâ
Matre inhonestus?...

Est-ce une pensée réfléchie sur lui-même qui a inspiré ces vers?

S'il connaissait sa mère, où trouver le motif de son silence? On ne saurait, en effet, le trouver dans son cœur de poète, accessible

à tous les sentiments tendres. Il a célébré dans plusieurs de ses poèmes la tendresse maternelle : dans la première ode, livre 1^er^, il signale la guerre comme un objet d'horreur pour les mères : *Matribus bella detestata*. Il parlait cependant au milieu d'un peuple qui ne devait sa fortune qu'aux armes.

Dans le poème séculaire, *Carmen seculare*, composé par l'ordre d'Auguste, il invoque la douce Ilithya et la prie de protéger les mères. Ailleurs, il peint une mère folle de douleur, et se liant par des vœux insensés pour obtenir la guérison d'un enfant atteint de la fièvre quarte.

Mais les mœurs du temps devaient atténuer ces sentiments dans Horace. Femme libre ou matrone, affranchie ou esclave, la femme, dans ces diverses conditions, tenait peu de place dans la société romaine et n'était considérée qu'au point de vue de l'utilité. Matrone, elle était destinée à donner des héritiers au peuple romain, et cependant le mariage n'était point chez ce peuple un lien sacré, indissoluble; le divorce lui était

facile, et les plus grands hommes en usaient par intérêt, par caprice et pour les causes les plus futiles. La plupart des mariages mêmes n'étaient que des unions temporaires, d'intérêt ou de convenance. Le sévère Caton cède sa femme à l'orateur Q. Hortensius, il la reprend devenue veuve et enrichie des dons de cet époux. Cicéron répudie Terentia qui lui avait donné un fils, et cette Tulliola que ses regrets ont tant célébrée, pour épouser une pupille dont les biens pouvaient l'accommoder.

Esclave ou affranchie, la femme était à la discrétion d'un patron ou d'un maître. A laquelle de ces trois conditions appartenait la mère d'Horace? Nous ne le savons pas (il n'est pas probable qu'elle ait été une matrone). Même en faisant la part du temps, nous ne concevons pas pourquoi Horace impose silence aux sentiments de son cœur, et nous ne pouvons l'expliquer à son honneur.

Etudes d'Horace.

Je prends pour la première jeunesse d'Horace l'époque de sa vie consacrée aux études supérieures. Si l'éducation est une seconde nature, l'opinion commune est donc d'accord avec nous, quand nous parlons de son influence sur la conduite et sur l'avenir des hommes.

Voyons donc quels furent les effets de l'éducation sur Horace? Son père choisit pour lui le plus célèbre professeur de belles-lettres. On le nommait Orbilius; c'était un homme dur et brutal qui accablait de coups ses élèves. Horace, sans doute, en eut sa bonne part; car il lui donna l'épithète de *plagosus*, avec laquelle il est arrivé à la postérité. Son cours consistait dans l'examen de tous les vieux comiques grecs et latins. Ceci doit nous expliquer pourquoi le génie naissant d'Horace s'exerça d'abord dans la composition de la satyre. Chez les Grecs et chez les Romains, le plan des études ne

consistait que dans la poésie d'abord, qui était en même temps l'étude de la religion. On passait ensuite à la philosophie, puis à la rhétorique, et on terminait par l'histoire. Voilà pour les lettres.

Il n'y avait pas à Rome de faculté des sciences; on se rendait compte des causes physiques, de l'ordre constant et uniforme de l'univers, en admettant l'intervention d'un des dieux de l'Olympe pour chaque phénomène. (On entrevoit ici la source du sentiment religieux, sans doute plus apparent que réel, si fréquemment exprimé dans les vers qu'Horace composa plus tard.) Les livres d'Hésiode et d'Homère étaient alors des ouvrages d'un caractère religieux, et les croyances donnaient aux poètes une valeur que leurs livres ne peuvent avoir dans les temps modernes; mais cela ne suffisait pas à l'éducation, car ils n'offraient aucune règle, aucun traité méthodique pour la conduite de la vie, et il fallait recourir aux philosophes.

Horace, enclin par tempérament aux douceurs d'une vie facile, écoutait avec préfé-

rence les leçons de Syronus, philosophe de la secte d'Epicure; il se choisit des compagnons d'étude, et comme l'amitié n'étreint par des liens durables que ceux qui ont les mêmes goûts, les mêmes jouissances, nous ferons honneur au caractère d'Horace et à ses mœurs du choix qu'il sut faire. Il eut pour amis Lucius Varius, si cher au vieux Catule, et P.-Virgilius Maro, favorisé comme lui par les muses latines.

Des goûts, des études, on peut déjà prévoir quelque chose de l'avenir du jeune Horace; mais les mœurs, l'esprit de l'époque et les événements qui s'accomplissent autour de nous modifient singulièrement nos opinions et notre conduite.

N'est-il pas vrai que les hommes de notre temps, élevés au milieu du bruit des armes, des victoires et des revers du premier empire, ne ressemblent point à ceux qui les ont suivis, quoique tous aient été élevés par l'Université? C'est cette influence des événements, indépendante des leçons et des préceptes de l'éducation, qui agiront sur la conduite du jeune Horace. Or, la jeunesse de

son temps fut témoin des plus grands événements qui puissent émouvoir les hommes. César achevait la conquête des Gaules, passait le Rhin, et portait ses aigles jusque dans cette île sauvage, située à l'extrémité du monde, aujourd'hui l'opulente Angleterre. Crassus, défait par les Parthes, succombait sous des ennemis redoutables, mais trop éloignés pour troubler la sécurité de l'empire.

Les grands citoyens qui avaient soumis le monde, livrés aux espérances de leur ambition coupable, commencèrent la guerre civile; la défaite et la fin tragique de Pompée; la mort héroïque de Caton; la bataille de Munda; la dictature de César : tels furent les enseignements de la jeunesse d'Horace. Il atteignait alors sa vingtième année. A cette époque, il quitta Rome pour se rendre dans Athènes; c'était une obligation pour tout Romain qui voulait achever son éducation : c'est là qu'un jeune homme pouvait se livrer à l'art oratoire si nécessaire dans les états libres.

Rome n'avait plus de maîtres d'éloquence;

elle n'était plus libre, elle n'en avait plus besoin : d'ailleurs les censeurs, en haine de l'argumentation, en avaient déjà chassé les grammairiens et les philosophes.

Athènes était restée libre en apparence, et honorée des Romains; et quoique sa faible influence politique lui eût été enlevée par Sylla, elle conservait le premier rang comme puissance intellectuelle. On y trouvait réunis les Romains mécontents du gouvernement du dictateur, et ceux qui étaient avides des nobles jouissances que procurent les lettres, les sciences et les arts.

Dans laquelle de ces deux catégories faut-il mettre notre jeune poète?

La philosophie d'Epicure, qu'il avait embrassée, semble devoir l'indiquer; car le goût du plaisir qu'elle inspire ne peut s'accommoder des tourmentes de l'opposition et du labeur des affaires publiques.

Horace, d'ailleurs, n'était point taillé pour figurer au milieu des hommes actifs et turbulents qui aspiraient à faire la guerre au pouvoir.

A vingt-deux ans, c'était un petit jeune

homme à taille courte et ramassée, à cheveux noirs très-avancés sur le front, le teint frais et coloré, les traits fins, gracieux et presque féminins ; ses yeux, grands et ouverts, étaient bordés de rouge et révélait un état morbide des paupières, qui rappelait les dispositions strumeuses de son enfance ; le ventre déjà un peu proéminant, les jambes courtes. Avec de telles dispositions physiques, nos officiers de recrutement ne l'auraient point même admis dans les rangs de notre glorieuse armée.

Il se nourrissait donc des leçons de la philosophie épicurienne, si indulgente pour le plaisir, et des douceurs de la littérature grecque, quand, tout-à-coup, il prit un parti imprévu, et que l'on ne peut expliquer que par l'entraînement irréfléchi que les grands événements exercent sur les esprits.

Horace prend parti dans l'armée de Brutus.

Une rumeur sinistre courut soudainement dans Athènes, César venait de tomber sous le poignard des conjurés.

L'influence de cet événement émut toute la jeunesse patricienne qui étudiait dans Athènes, et s'accrut démesurément par la publication coïncidente d'un traité philosophique de Cicéron *(le Traité des Devoirs)*, composé pour son fils, et dans lequel le célèbre orateur applaudissait indirectement au meurtre du dictateur. Les esprits furent profondément troublés au milieu de cet orage politique, et dans la perturbation générale des opinions, Horace eut le vertige; oubliant ses goûts et sa philosophie, il s'enrôla sous les drapeaux de Brutus.

L'épicurien va donc quitter la douceur des lettres grecques et latines, pour aller dans les camps partager les principes d'un stoïcisme austère.

Brutus, forcé de quitter Rome, était venu dans Athènes; il n'eut point de peine à entraîner la jeunesse patricienne, ennemie du

gouvernement de César. Tel qu'était Horace, Brutus conçut de l'affection pour lui et l'emmena en Asie avec le fils de Cicéron, celui de Caton, avec Messala et plusieurs autres. Il faut croire qu'Horace fit preuve de bravoure et de capacité militaire dans une première campagne, puisqu'il fut élevé à la dignité de tribun des soldats et commanda une légion romaine, quand tant de jeunes hommes, recommandés par leur naissance et leurs richesses, pouvaient lui disputer cet honneur.

Je n'ai point à m'occuper de cette guerre; on sait quel en fut l'événement. Octave et Antoine marchèrent vers l'orient; leurs forces réunies entrèrent en Macédoine, et trouvèrent l'armée de Brutus campée sur les hauteurs de Philippe. La fortune couronna les armes des triumvirs, et cette journée mémorable se termina par la mort de Brutus et de Cassius. Là, un grand nombre de personnages illustres aimèrent mieux mourir les armes à la main que de survivre à la liberté romaine; d'autres, comme Messala, rassemblant les débris de leurs troupes, se

firent respecter des vainqueurs et les obligèrent à compter avec eux.

Pour notre Horace, il reste fidèle à son parti, mais seulement par ses vœux. La philosophie d'Epicure reprend sur lui son empire. Il renonce à la profession de soldat, et quitte le champ de bataille, en abandonnant son bouclier; mais toujours sincère, il en fait le triste aveu, en blâmant cette action : *Relicta, non benè parmula!*

Le temps qui adoucit tout amnistia ceux qui avaient servi sous les drapeaux de Brutus.

Horace alors revint à Rome et se trouva dans le plus extrême dénûment; son excellent père était mort, et son patrimoine confisqué au profit des soldats du triumvirat. Virgile lui-même, qui était resté tranquille dans ses foyers, ne tarda pas à être dépouillé par un inique centurion.

Impius hæc tam culta novalia, miles habebit? Barbarus has segetes?

On doit bien penser qu'Horace, qui avait pris les armes et commandé une légion au

combat de Philippe, ne pouvait pas être épargné. Ne nous étonnons donc point qu'Horace, toujours jeune et fier, s'apprête à poursuivre avec sa plume la guerre qu'il avait commencée dans les champs de Philippe.

Le parti républicain, on le sait, avait pour Octave plus de répulsion que pour les autres membres du triumvirat. Héritier et fils adoptif de Jules César, disposé à l'imiter en tout, c'est de lui surtout que les partisans de l'ancienne constitution ne devaient rien espérer. Après la défaite de Brutus et de Cassius, la destruction en Sicile de Sextus Pompée, après la mort d'Antoine et l'annulation de Lépide, Octave restait le seul chef de parti : il avait séduit les soldats par des largesses, le peuple par des distributions de vivres, il fallait donc le subir; mais il avait été le plus ardent et le plus cruel des proscripteurs, et c'est à lui qu'on reprochait le meurtre des hommes illustres que redoutaient les oppresseurs du sénat et de la république :

Il trahit Cicéron, père de la patrie.

Ces sentiments étaient ceux d'Horace. Le voilà donc de retour dans Rome, mécontent de l'ordre des choses qui l'avait dépouillé. Suspect au pouvoir par ses antécédents et par ses liaisons avec ses anciens compagnons d'armes, il ne peut s'attendre qu'à des rigueurs. Aussi, ce sont là des conditions bien propres à le faire persévérer dans le parti qu'il avait inconsidérément embrassé, et qui devait être si contraire à ses goûts. Loin donc de s'effacer prudemment, il ne prend conseil que de son tempérament irritable, la pauvreté le rend plus hardi, *paupertas impulit audax*, et sous prétexte de fronder le débordement des mauvaises mœurs, c'est aux grands de la cour d'Auguste qu'il va s'attaquer. Il compose dans ce but la deuxième satire du livre 1^er^.

L'éducation d'Octave s'était ressentie du temps et des exemples de Jules César; le prestige de sa grandeur, les charmes de sa personne, ne lui donnaient que trop le moyen de satisfaire ses passions. Horace ne s'attaque pas à lui personnellement. Cela eût été trop dangereux; mais sa verve sati-

rique s'exerce sur les vices auxquels il était le plus enclin. Il flétrit les amis et les courtisans qui servent ses goûts; il les désigne par leurs noms : Galba, Velleius, Cerinthus, Saluste, dont la conduite contraste avec la morale étalée dans ses écrits; ce dernier était ami d'Octave, et c'est une raison pour Horace de ne pas l'épargner.

Quand il croit devoir ménager quelqu'un, il déguise si peu son nom, qu'on ne puisse le méconnaître. Mécène, qui plus tard devait être son protecteur, est désigné dans cette satire sous le nom de Maltinus; il signale sa robe flottante, sa démarche nonchalante, et les recherches d'un luxe raffiné qui le feraient prendre pour un Asiatique plutôt que pour un Romain, tandis qu'un autre, dans lequel les commentateurs ont cru voir Agrippa, avec son accoutrement militaire, retrousse ses vêtements plus que la décence et le respect public ne semblent le permettre.

. . . . . est qui
Inguen ad obscenum subductis usque facetus.

(Sous-entendu *tunicis*, qui est dans le vers précédent.)

Cette satire fut le début d'Horace à son retour dans Rome. On comprend quel accueil elle dut recevoir : c'était un aliment jeté à la malignité publique, dans un temps où les passions exaltées tenaient les yeux ouverts sur les moindres actions de ceux qui y sont bafoués. Octave lui-même en subit l'influence; car, quoique toujours indulgent pour lui-même, il porta des lois sévères contre les mauvaises mœurs et se montra inflexible dans leur application. Ici, comme présage d'une conversion possible, on voit déjà poindre quelques ménagements de la part d'Horace; car il y maltraite un certain Fabius du parti de Pompée. Les sarcasmes dont il le poursuit ne pouvaient que plaire à Octave, en lui montrant que le poète n'épargnait pas les hommes d'un parti opposé à celui du vainqueur.

Il n'est pas impossible, en effet, que le poète ait pu pressentir les dangers de l'avenir qu'il se créait; car ce ne sera plus seulement contre l'adversité qu'il devra lutter, c'est aussi contre les ennemis qu'il se fait par ses écrits; ses opinions politiques, qu'il

n'a point dépouillées, le rangent parmi les adversaires du pouvoir et le signalent à ses suspicions. Dans cette position difficile, sa constance restera-t-elle à l'épreuve du temps et des événements? Non, certes; il changera plus tard, et pour être fidèle à notre plan, nous chercherons en lui les causes qui ont pu le rallier au pouvoir, et nous verrons que ces causes sont celles qui auraient dû d'avance le préserver de l'entraînement des partis.

Nous voulons, cependant, bien persuader nos jeunes lecteurs que cette conduite d'Horace, si contraire à celle qu'il tiendra dans l'avenir, était l'expression sincère de sentiments toujours prêts à éclater. On le voit dans la circonstance qui suit, plus de deux ans après la bataille de Philippe, Rome étant engagée dans une nouvelle guerre civile, Octave avait investi Pérouse, et, dans cette ville réduite par la famine, avait fait égorger trois cents chevaliers sur l'autel de César. Horace indigné exhale sa douleur dans une ode adressée au peuple romain.

Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
Suis, et ipsa Roma viribus ruit.

Là il exhorte les Romains à fuir une ville exécrée et à chercher une nouvelle patrie, comme ces chevaliers qui, croyant tout perdu après la bataille de Cannes, avaient juré d'abandonner l'Italie.

Cette ode sublime est le cri de désespoir du patriotisme. Quoiqu'elle n'ait été publiée qu'après la mort du poète, Auguste n'a pu l'ignorer; il dut bien certainement en être blessé. Mais ce retard à la publication n'est-il pas calculé? C'est la seizième épode, et ces ménagements indiquent-ils déjà, de la part du poète, pressentiment de l'avenir ou prudence?

Jeunesse d'Horace.

Dois-je entretenir mes jeunes lecteurs des poésies érotiques d'Horace? Je voudrais m'en dispenser ; mais je ne le puis sans manquer au plan que je me suis proposé.

Revenu dans Rome après la défaite de Brutus, son oisiveté doit inévitablement porter ses fruits. Tenons compte d'abord de son âge et de son tempérament qu'exaltaient

encore le souvenir de la vie dissolue des camps et l'ahurissement de la guerre. Il était jeune, et toujours imbu des maximes de la philosophie épicurienne, il devait considérer l'amour sous le point de vue matériel.

Les mœurs corrompues de son siècle, les arts, la religion même, en célébrant les plaisirs illicites dont l'olympe donnait l'exemple à la terre, n'atténuaient pas les penchants du jeune poète. Je ne m'étonnerai donc point de le voir, conformément à mes déductions physiologiques, se prendre de belle passion pour la jeune *Néera*.

Le dernier vers de l'ode 14 du livre III nous apprend, en effet, que ce premier amour prit naissance sous le consulat de Plancus, peu de temps après la bataille de Philippe. Horace avait vingt-deux ans. Voici ce vers :

Non ego hoc ferrem callidus juventâ
Consule Planco.

Il y parle, comme on voit, de rigueurs

qu'il n'eût point souffertes dans sa verte jeunesse; et comme on peut le comprendre, quand il écrivait ce vers, il y avait bel âge que Néera l'avait abandonné. L'infidélité de cette courtisane ne s'était pas fait attendre, et Horace, à l'âge de vingt-cinq ans, s'en plaignait déjà dans une ode en vers ïambiques : c'est l'épode 10. *Nox erat et cœlo fulgebat luna sereno.* Là, Horace lui reproche ses serments oubliés, avec un sentiment exquis de délicatesse et de douleur, et cependant, comme s'il avait eu honte d'avoir si mal placé ses premières amours, il ne permit point à ses vers de voir le jour. Ils n'ont paru qu'après sa mort, dans le livre des épodes. Ainsi, dès le premier pas que nous faisons dans la carrière des amours d'Horace, notre jeunesse peut donc déjà en tirer une utile leçon. L'amertume des regrets si vivement exprimés, l'indignité de sa première affection si promptement trahie donnent à réfléchir. La jeunesse va trouver plus loin des leçons de profonde philosophie et d'utiles maximes pour la conduite de la vie.

Lisons l'ode à Pyrrha, la cinquième du livre premier, et nous y trouvons une leçon donnée par un grand-maître connaissant bien la loi qui régit les affections humaines et le danger de la passion. D'abord, ce sont des reproches flatteurs sur l'inconstance d'une infidèle, et en définitif, une rupture signifiée d'une manière gracieuse et poétique, puis on le voit s'écrier : « Malheureux ceux qui éprouveront la puissance de tes charmes ! »

. . . . . Miseri quibus
Intentata nites.

Et il se réjouit d'y avoir échappé, comme s'il s'était sauvé d'un naufrage.

Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

On sait que ceux qui échappaient à la fureur des flots suspendaient, en actions de grâces, leurs vêtements humides au temple de Neptune.

Le nom de Pyrrha ne reparaît plus dans

les vers d'Horace. Que ce soit donc une création de sa pensée, ou que sa rupture avec cette beauté qu'il peint si dangereuse ait été irrévocable, l'ode renferme toujours une leçon salutaire donnée à la jeunesse.

Horace ne peut certes pas, comme un philosophe chrétien, prêcher la chasteté. Sa religion ne lui interdit pas les liaisons illégitimes; mais personne, mieux que lui, ne sait peindre le trouble que l'amour jette dans la raison.

Il se met en scène lui-même, dans quatre odes adressées à Lydie, et là, développant le drame de ses relations avec cette courtisane légère, il donne un nouvel exemple des peines que l'amour entraîne avec lui.

La première de ces odes est la huitième du livre premier. Elle commence ainsi :

Lydia dic per omnes
Te deos oro Sybarim,
Cur properes amando
Perdere.

Ici le poète va montrer la profonde abjection d'un adolescent tombé sous le charme

d'une folle séduction. Il est perdu. D'abord, le nom de Sybaris indique déjà sa mollesse et sa vie efféminée : il redoute le soleil et la poussière du Champ-de-Mars; il n'oserait revêtir l'habit militaire et se montrer parmi ses égaux, domptant un cheval gaulois. Il craint les flots jaunes du Tibre, et l'huile des athlètes il l'évite avec plus de soin que le sang de la vipère. Ainsi, ce jeune homme a mis en oubli tout ce qui fait l'éducation d'un jeune Romain de famille distinguée, pour croupir dans la mollesse et la lâcheté. Jusqu'ici tout va bien, et l'on pense qu'Horace donne une bonne leçon. Malheureusement pour sa morale, il avait quelque intérêt à parler ainsi, et dans l'ode suivante, la treizième du livre premier, il est au mieux avec Lydie, il a remplacé près d'elle le jeune Sybaris; mais son bonheur ne sera pas durable, et au fort même de la passion, sa duplicité est punie : l'infidèle le plante là pour le beau Télèphe. Alors sa jalousie éclate en transports et déchire ses entrailles.

Meum
Fervens difficili bile tumet jecur.

Il s'attendrit sur lui-même, comme les gens dont l'âme est navrée de douleurs. « Heureux mille fois, dit-il, ceux que d'amères querelles n'ont point séparés et qui restent unis jusqu'à leur dernier jour. »

Felices ter et amplius
Quos. . . . nec. . . .
Supremâ citiùs, solvet amor die.

La constance n'était pas la vertu d'Horace. Lydie avait bientôt quitté Télèphe, et le poète volait à d'autres amours; mais ces deux êtres, séparés par l'orgueil et le dépit, se regrettaient toujours, et l'ode neuvième du livre III, composée deux ans plus tard, nous apprend leur réconciliation. Cette pièce de vers est une chanson plutôt qu'une ode; chaque strophe, comme un couplet se répète et renchérit sur la pensée du couplet précédent, et dans cette espèce de dialogue en vers, chaque interlocuteur se montre prêt à tout sacrifier à l'autre et à reprendre ses premiers liens. C'est Horace qui commence ainsi :

Donec eram gratus tibi
Persarum vigui rege beatior.

C'est Lydie qui termine :

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Après tant de protestations, on croit à une union durable ; mais Lydie est encore parjure, et cette fois Horace, irritable comme tous les poëtes (*genus irritabile vatum*), cède aux élans de sa colère et l'injurie dans l'ode 25 du livre 1^er^. Là, il lui rappelle qu'elle devient vieille ; qu'elle n'aura plus d'adorateurs. Enfin il se dégrade lui-même, en adressant à une femme qu'il avait aimée, des injures que nous n'oserions traduire. Voilà ce que la passion fait du sage Horace, et l'enseignement qui ressort de ce petit drame. Il faut bien nous entendre sur ce que j'appelle la jeunesse d'Horace. Quand il fut épris de Lydie, il avait trente-huit ans ; il en avait quarante-quatre quand il la traita avec tant d'indignité. Il n'était donc plus ce que l'on appellerait aujourd'hui un jeune homme ; mais, chez les Romains, la division des âges plaçait la jeunesse entre trente et quarante-cinq ans.

On trouve, dans le livre 1^er^, l'ode 2 adressée à Leuconoé, où pas un seul mot d'amour n'est exprimé. Leuconoé est un nom de femme et signifie *Blanche*. Les maximes épicuriennes du poète sont retracées dans ces vers avec une rare élégance. Il blâme d'abord la croyance superstitieuse aux devins.

Tu ne quæsieris scire nefas, quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint. . . . . .

Il conseille donc à Leuconoé l'insouciance de l'avenir et la soumission aux arrêts du destin. Ainsi la morale chrétienne nous prescrit de nous confier à la Providence; mais elle fonde sur une bonté providentielle le bonheur futur. Horace, lui, ne considère que le plaisir du moment présent. « Vivez en sage, lui dit-il, clarifiez vos vins; du court temps de la vie, retranchez le long espoir. Jouissez du jour qui fuit, et ne vous fiez pas au lendemain. »

Carpe diem, quam
Minimum sis, credula postero.

L'ode à Néobulé est une imitation d'un poète grec, ce qui justifie une fois de plus l'opinion qu'Horace n'a pas toujours peint, dans ses chants, une réalité; mais qu'il puisait souvent dans l'antiquité grecque, dont il reproduisait les créations.

Néobulé est une jeune fille dont il aurait surpris les penchants secrets, et comme l'esprit malin du Moyen-Age, il lui souffle la mauvaise passion et attise le feu dont son cœur est dévoré.

Miserarum est neque amori dare ludum, neque [dulci,
Mala vino lavere aut exanimari metuentes,
Patruæ verbera linguæ.

Il est misérable de n'oser se livrer aux jeux de l'amour, de ne pouvoir noyer ses peines dans le vin, et de mourir de crainte aux réprimandes de la langue paternelle.

Tibi qualum Cythereæ puer ales, tibi telas
Operosæque Minervæ studium, aufert Neobule
Liparæi nitor Hebri.

L'enfant ailé de Cythère t'enlève ta que-

nouille et tes fuseaux, ô Néobulé ! La beauté du jeune Hebrus, de Lipara, t'arrache aux travaux chers à l'industrieuse Minerve.

Simul unctos Tiberinis humeros lavit in undis,
Eques ipso, melior Bellorophonte, neque pugno,
Neque segni pede victus.
Catus idem per apertum fugientes agitato
Grege cervos jaculari et celer alto latitantem
Fruticito excipere aprum.

Vois-le plonger dans les eaux du Tibre ses épaules parfumées; meilleur cavalier que Bellérophon, il est invincible à la course et au ceste.

Chasseur habile, il atteint dans la plaine la troupe en désordre des cerfs effrayés et frappe avec rapidité le sanglier caché dans les profondeurs des bois.

Vers l'âge de quarante-quatre ans, après avoir si bien injurié Lydie, Horace devenait sage. Comprenait-il qu'il avait perdu les moyens de plaire?

Naguère, dit-il, j'étais habile à triompher de la beauté: je mets fin à la lutte, et je

suspends aux parois du temple mes armes et ma lyre.

> Nunc arma, defunctumque bello
> Barbiton hìc paries habebit.

Mais quand l'âge et les ravages du temps lui ont ravi le pouvoir de plaire, en a-t-il conservé le désir? Ou ses chants consacreront-ils seulement les objets que rêve son imagination toujours jeune?

L'ode à Glycère est postérieure à celle que nous avons citée, et c'est elle qui fait naître les doutes que je viens d'émettre. Cette ode, la dix-neuvième du livre premier, fut écrite, en effet, après la soumission des Parthes, un vers le confirme.

Horace avait donc quarante-cinq ans. Le nom de Glycère est grec. Beaucoup d'autres femmes, célébrées dans ses vers, portent des noms de même origine. L'imitation d'Alcée et d'autres poètes grecs, qui ne sont point venus jusqu'à nous, est bien évidente. Et comme chez les poètes, tant de succès près des belles pourrait bien n'exister que dans

ses vers et n'être point des réalités. Horace, d'ailleurs, n'était point doué de la beauté physique, très-petit :

. . . . . Ab imo
Ad summum totus moduli bipedalis.....
(Satire 3, liv. II.)

On dirait en français : Pas plus haut qu'une botte, il est impossible qu'il ait pu plaire à toutes les beautés que ses vers ont célébrées.

Le ventre gros, les jambes courtes, les yeux malades, la tête déjà blanche, je crois qu'il devait être mal accueilli (quoi qu'il en dise) de la bonne Cynara, de Leuconoé, de Tyndaris, Chloé, Lydie, Pyrrha, Barine, Néobulé, Chloris, Galatée, Phyllis, Phrynée et beaucoup d'autres. C'est comme si nous prétendions que notre Béranger, avec la face béate et paterne que lui ont donnée les arts, que ce petit homme avec sa tête chauve et ses yeux ronds, affublé de sa large redingote, allait fredonner ses refrains aux oreilles de Suzon, de Rose, d'Octavie ou de Jeanneton, il en eût été bien reçu ! Ah ! si notre

poète avait été doué des grâces de M. de Lamartine, s'il eût eu sa fortune et sa générosité, je n'élèverais pas de doute sur tant de succès, à moins que les femmes n'apprécient plus l'esprit que la beauté physique !

Il faut convenir qu'Horace n'a pas toujours, dans ses vers, respecté la décence. Il adresse à une vieille dame, qui était éprise de lui, des invectives impures, auxquelles Quintilien fait allusion sans doute, quand il dit qu'il ne voudrait pas expliquer certains passages d'Horace ; mais il faut dire que ces vers ne furent point publiés pendant sa vie : ils ne font point partie du recueil de poésies qu'il a publiées lui-même à des époques diverses. Il est donc évident que, s'il a cru la licence des expressions nécessaire à l'énergie de la satire, il l'a crue contraire au bon goût et au bon ton. Ces vers n'ont paru que dans les épodes, après la mort du poète, ceci malheureusement nous autorise à le soupçonner de quelque dépravation ; car il est toujours à regretter qu'un poète fasse des vers qu'il n'ose pas produire, surtout au siècle d'Auguste.

Horace quitte les rangs de l'opposition.

Le chapitre précédent nous découvre une des faces du caractère d'Horace ; à vingt-deux ans et à quarante, il est encore dominé par des instincts qui ne s'accommodent pas de la lutte des passions politiques. Vieux et jeune, la passion du plaisir l'entraîne toujours.

Ce n'est point un de ces esprits fermes et forts en ses desseins qui répudient le vil servage de l'amour, aussi sa constance dans ses opinions politiques ne sera point à l'épreuve des événements et du temps. Faible de caractère, ne conservant pas de ressentiment durable, c'est lui, d'ailleurs, qui le dit :

Irasci celerem tamen ut placabilis essem.

Il ne craindra point de mêler un grain de folie aux affaires les plus graves :

Misce stultitiam consiliis brevem
Dulce est desipere in loco.

Il est doux, dit-il, de perdre quelquefois la raison !

On conçoit qu'une telle maxime ne saurait s'allier aux rigueurs de la lutte, et celui qui la professe doit tôt ou tard céder aux hommes puissants, à l'ombre desquels il trouvera une existence analogue à ses goûts et conforme à sa nature.

Voyons maintenant ses qualités physiques :

Corporis exigui præcanum solibus aptum.

Petit, chauve de bonne heure, frileux, est-ce là l'idée que l'on se fait d'un homme ardent et ferme dans des opinions hostiles aux pouvoirs reconnus? Dans l'épître 17 du livre 1^er^, s'adressant à Sæva, il fait lui-même allusion à sa petite taille :

Disce, docendus adhuc quid censet *amiculus*.

Lorsque, dans la troisième satire du livre II, Damasippe lui dit qu'il n'a pas plus de deux pieds de haut, c'est là, sans doute, une hyperbole; mais non sans quelque raison : car on voit ailleurs Auguste le railler sur l'exiguité de sa taille et la rotondité de

son ventre. Certes, nous conviendrons qu'il n'était pas encore tout-à-fait comme cela, quand il consentit à se laisser présenter à Mécène.

Mais nous devons dire aussi que la conversion d'Horace, si malheureusement elle ne s'explique que par des qualités physiques, ne fut point un marché. Il fut entraîné, persuadé par ses amis les plus chers ; il fut séduit par l'affabilité de Mécène, et quand sa logique eût cédé, son cœur resta à jamais fidèle à ses compagnons d'armes, lors même que sa raison lui ait conseillé d'abdiquer leurs opinions.

Mécène parvenait chaque jour à concilier de nouveaux partisans à Octave-César. Sa grâce envers les gens de lettres était sans égale; il protégeait Virgile et Varius ; il les traitait en amis, et ce fut l'ascendant de ces deux compagnons de sa jeunesse qui entraîna Horace. Ils le présentèrent à Mécène.

On comprend qu'il ne put d'abord être accueilli qu'avec réserve. Ses écrits, ses traits malins contre Mécène lui-même, son grade militaire dans l'armée de Brutus, ses opi-

nions, ses liaisons avec Messala, Pollion et tant d'autres chefs qui avaient combattu sous les mêmes drapeaux, tout cela dut le rendre suspect et inspirer quelque défiance ; aussi il n'osa dire un mot.

Pauca locutus
(Infans, namque pudor prohibebat plura profari.)

Beaucoup, par des protestations de dévouement sans bornes, auraient cherché à faire oublier leur passé : Horace, trop sincère, reste muet; aussi longtemps se crut-il oublié. Déjà neuf mois s'étaient écoulés depuis sa présentation, quand Mécène le fait appeler et lui déclare qu'il le compte au nombre de ses amis.

Conduite d'Horace rallié.

Horace, nous l'avons dit, ne fut point un transfuge qui passe dans le camp ennemi, en trahissant les siens. Rallié au gouvernement nouveau, enchaîné par les bienfaits de Mécène, il se résigne plutôt qu'il ne se soumet. Il cesse d'aiguiser ses redoutables

iambes, et respecte les hommes puissants : voilà tout. Plus tard, crainte de faire un pas de plus sur cette pente glissante, il veut, comme son père, devoir sa vie au travail. Il achète une charge de scribe au trésor, et la paie des libéralités de son protecteur. Enchaîné au pouvoir par cette condition nouvelle, sentant que dès-lors il lui doit compte de sa conduite publique, il sent évanouir son indépendance, et fait acte de soumission en composant l'hymne pieux à Mercure, destiné à être chanté dans les solennités, le jour de la fête du dieu.

Mécène comprit bientôt que les étreintes d'un travail régulier et quotidien; que la chaîne qu'avait prise Horace allait étouffer son talent : par un bienfait, le plus grand de tous, il lui rendit sa liberté, en lui permettant de vendre sa charge. C'est ce bienfait qu'Horace a payé d'une amitié si rare et si constante.

Cette amitié se montre d'abord dans le choix que fait Horace d'une maison de campagne près du bois de Tibur. L'air y était bon et le site charmant; mais on sait que

Mécène y avait une superbe habitation, et le choix d'Horace indique peut-être moins la préoccupation de sa santé que le besoin de son cœur à l'égard de son protecteur tout puissant. Aussi c'est bien vainement que Septimius le sollicite de revenir à Tarente; il ne déguise point le charme que Tibur a pour lui et son désir d'y reposer sa vieillesse.

> Tibur argeo positum colono
> Sit meæ sedes utinàm senectæ!

Ce mot *utinàm*, que renferme le second vers, indique assez que le poète n'était pas sûr de vieillir, et la connaissance qu'il avait de sa faible santé avait été aussi, sans doute, un motif de quitter l'opposition.

La protection de Mécène et d'Auguste, la jouissance des biens que la bonté des dieux pouvait lui accorder n'étaient-elles pas préférables aux ardeurs de la lutte? Comme sa faible santé, les goûts d'Horace, son cœur reconnaissant, devaient le conduire à cette conclusion.

L'affection du puissant ministre d'Octave

ne se montrait pas seulement dans l'accueil familier qu'il fit au poète, il voulut, par une générosité nouvelle, mettre Horace à tout jamais à l'abri du besoin. Lorsque Octave partit pour faire la guerre à Antoine, Mécène le suivit; mais, devant les chances inconnues de cette dangereuse campagne, il voulut, avant de partir, assurer le sort de son ami. C'est à cette époque qu'il lui donna le domaine de Sabine, désigné sous le nom d'Ustica.

Horace avait voulu suivre Mécène; mais celui-ci et la faible santé d'Horace s'y opposèrent: c'est ce que font comprendre ces vers de la première épode.

Roges, tuum labore quid juvem meo,
Imbellis ac firmus parum?

Tu me demandes en quoi je pourrais t'aider, moi qui suis faible et presque infirme.

Horace remercie Mécène de ses dons, dans des termes qui semblent faire croire qu'il craindrait le soupçon de cupidité.

Satis superque me benignitas tua,
Ditavit.

(Epode 1re.)

Ta bonté m'a assez et même trop enrichi.

Horace préférait aux fêtes somptueuses de Mécène, et même à sa villa de Tibur, le repos plus profond dont il jouissait dans son domaine de la Sabine.

Comme tous les Romains, il avait un goût décidé pour la vie rurale ; d'ailleurs le séjour de Rome n'était pas si agréable qu'on le croit. La police de voirie n'y existait pas, et si l'on en croit Horace sur les embarras des rues, on était exposé à la rencontre d'un chien enragé, ou un porc fangeux venait se ruer dans vos jambes.

Hâc rabiosa fugit canis, hâc lutulenta ruit sus.

Les arts nous font de ce séjour une image un peu idéale, et à l'exception de quelques temples, du Cirque, du Champ-de-Mars, de quelques arcs de triomphe, le reste de la ville se composait de rues étroites, de maisons relativement très-élevées, comme Vitruve nous l'apprend. Séjour désagréable à habiter, et qu'on peut comparer à certains quartiers du Lyon de notre temps, avant qu'un grand dignitaire, délégué de la puissance

impériale, n'y ait fait pénétrer l'air, l'eau et la lumière, presque alors inconnus dans ces étroits réduits.

Quand Mécène et l'empereur quittaient Rome, Horace aussi s'éloignait, il se retirait dans son domaine d'Ustica. Il semblait craindre que les mécontents, toujours en éveil, ne l'impliquassent dans quelque intrigue. L'indépendance de ses opinions était pour eux un motif de le tenter ; son éloignement leur en ôtait l'occasion et le pouvoir.

D'ailleurs Horace était à Rome tourmenté par les importuns, par les solliciteurs, qui le croyaient tout-puissant à faire répandre sur eux les grâces de Mécène. C'est sous la pression de tant d'ennuis qu'il s'écrie dans la sixième satire du livre II :

O rus, quando ego te aspiciam ! quandoque li-
[cebit
Nunc veterum libris, seu somno et inertibus
[horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !

Horace avait trente-quatre ans quand Oc-

tave et Mécène revinrent à Rome. Antoine avait été vaincu à la bataille d'Actium, et César-Octave, devenu le seul maître du monde, prit le nom d'Auguste.

Remarquons, à la louange du caractère d'Horace, qu'avant la bataille d'Actium, il n'avait jamais fait l'éloge d'Octave, et longtemps après, les louanges qu'il lui adressa furent uniquement relatives à la gloire de Rome, dont ce prince, il est vrai, était le promoteur. Au fond de sa pensée, toujours républicaine, le pouvoir ainsi exercé était toujours une usurpation. Il ne louera pas l'empereur avant que la paix et la prospérité du monde n'aient fait oublier les proscriptions du triumvirat, le massacre de Pérouse; Horace ne donnera qu'à la patrie ce qu'il refuse à la puissance la plus vaste et la plus incontestée. Aussi, malgré les bienfaits dont il est comblé, son cœur et son esprit ne sont point changés; non, certes, jamais il ne s'abaissera au rôle de courtisan. Mécène et Auguste lui-même sauront discerner et respecter sa loyauté. M. de Lamartine l'a méconnue quand il dit, dans un de

ses gracieux entretiens, qu'à la table d'Auguste le poète avait tout oublié, pourvu que le Falerne fût frais. Loin de là, l'empereur vivait chichement; un particulier aisé n'eût pas voulu de son ordinaire. Le pain n'y était blanc qu'à moitié. Des petits poissons, des fromages de vache, des figues vertes; voilà les mets préférés du prince. Est-ce là ce qui pouvait séduire Horace? M. de Lamartine qui le croit aurait-il voulu s'en contenter? Horace montra toujours peu d'empressement à être reçu dans sa familiarité. Résister au désir d'un grand prince, de l'héritier du nom de César, de celui enfin qui commande à la terre depuis le Caucase jusqu'aux colonnes d'Hercule, n'est-ce pas une preuve certaine de ce dédain des richesses et des honneurs si souvent proclamé dans ses vers? Il veut conserver sa chère indépendance, et simple particulier, à l'abri des besoins de la vie, sous la protection de son illustre ami, il n'a plus qu'un désir, c'est d'étaler en liberté les maximes philosophiques de ses doctrines épicuriennes.

En preuve de notre assertion, lisons d'a-

bord l'ode à Thaliarque, la neuvième du livre premier.

Thaliarque, le jeune affranchi, ami d'Horace, riche, instruit, nourrit on ne sait quel chagrin secret dans sa solitude. Le poète essaie de le rappeler par le tableau des plaisirs.

Cher Thaliarque, lui dit-il, remplis souvent ta coupe de ton vin de quatre feuilles; laisse aux dieux le soin de tout le reste.

Permitte divis cœtera. . . . . .

Ne songe point au lendemain.

Quid sit futurum cras, fuge quærere. . . . . .

Ne dédaigne pas les plaisirs, maintenant que tu es jeune et que la vieillesse morose est encore loin de toi.

Donec virenti canities abest,
Morosa.

Ailleurs il parle librement à ses compagnons d'armes de ce qu'il y avait de vrai et

d'utile dans la philosophie d'Epicure ; il s'adresse à Dellius qui avait combattu avec lui sous les drapeaux de Brutus.

Æquam memento, rebus in arduis,
Servare mentem, non secùs in bonis,
. . . . . .
. . . . Moriture Delli.

Souviens-toi, Dellius, toi qui dois mourir, de garder une âme inébranlable dans l'adversité et dans le bonheur.

Il te faudra quitter ce domaine, ces parcs si beaux et cette villa que baignent les flots jaunissants du Tibre.

Cedes comptis saltibus et domo
Villaque flavus, quam Tiberis lavit,
Cedes.
Divitiis potietur hæres.

L'héritier jouira de tes biens.

Omnium,
Versatur urna, seriùs ociùs,
Sors exitura.

Personne n'échappe à la mort, tôt ou tard le nom sort de l'urne.

Ce Dellius, homme inconstant et prompt à se décourager, jouit plus tard, après des fortunes diverses, de la faveur d'Octave. Est-ce pour le consoler ou pour réprimer son orgueil qu'Horace lui rappelle le terme inévitable de la vie?

Dans l'ode 31 du livre 1er, il vante sa modération et sa frugalité. Qu'est-ce qu'un poète, dit-il, doit demander à Apollon? Ce ne sont ni les riches moissons de la Sardaigne, ni l'ivoire indien.

. . . . . Me pascunt olivæ,
Me chicorea, levesque malvæ.

Les mauves, les olives, les mets les plus simples lui suffisent. Il demande à Apollon que, sain de corps et d'esprit, il puisse jouir du peu qu'il possède et toucher encore sa lyre dans sa vieillesse. Dans l'épître 18 du premier livre, adressée à Maximus Lollius, il se montre ami sage et utile conseiller; elle renferme, dans quelques vers, le code des maximes de tout homme qui veut plaire dans le monde, et qui veut parvenir avec

probité aux honneurs et à la fortune. C'est une épître qu'on ne saurait traduire sans affaiblir la grâce et l'élégance qui ajoutent tant à l'expression de la pensée.

Ceux qui aspirent au succès devraient la savoir par cœur. Mais alors même qu'il se montre si grand maître dans l'art de réussir, Horace revenant à ses propres principes déclare que ce n'est point là qu'on trouvera la sagesse et le bonheur. La modération dans les désirs, c'est toujours sa maxime. S'adressant à Lollius, à la fin de cette épître : « Savez-vous, lui dit-il, ce que je demande aux dieux ?

. . . . . Quid credis amice precari ?

C'est de me conserver le peu que je possède, et moins encore s'il le faut.

Sit mihi quod nunc est, etiam minùs.....
Sit bona librorum et provisæ frugis in annum
Copia, neu fluitem dubiæ spe pendulus horæ.

C'est d'être pourvu de bons livres, de provisions pour l'année, afin de ne pas flot-

ter tourmenté dans l'incertitude d'un avenir douteux. C'est un premier pas vers la perfection chrétienne qui ne demande à Dieu que le pain quotidien.

Il ne donne pas cependant partout et toujours la preuve de cette modération. Quoi ! s'écrie-t-il, dans l'ode 27 du livre 1er, n'allez-vous pas, comme des Thraces barbares, vous jeter les coupes à la tête?

> Natis in usum lætitiæ sciphis
> Pugnare Thracum est.

Cela ressemble à une improvisation au milieu d'une orgie.

En somme, si on peut croire qu'un homme conforme sa vie aux maximes qu'il sait exprimer avec conviction, on aura une idée juste d'Horace dans le petit traité de morale adressé à Lollius Maximus.

Dans un autre écrit, épître 2 du livre 1er, modèle de finesse et d'urbanité, le poète fait voir au jeune homme les avantages d'une vie sobre et réglée, le charme de la modération, les chagrins de l'envie, la souffrance

de l'avarice, l'insuffisance des richesses pour le bonheur, les dangers de la colère et l'art de se commander à soi-même, comme la condition la plus assurée de notre félicité.

Dans divers endroits de ses écrits, il vante les avantages attachés à sa naissance obscure, à sa fortune exiguë. Il fait, avec une abondance d'expressions justes et heureuses, l'éloge de la médiocrité; mais il eût pu ajouter encore que son défaut de rang et de richesse l'avait abrité contre la vengeance des partis politiques qu'il avait combattus. Pauvre et obscur, il restait indépendant et pouvait se livrer au culte des muses.

Parmi ses amis et compagnons d'armes, Horace comptait Pompeius Varus. Il avait combattu avec lui, sous les enseignes de Brutus, au combat d'Apollonia, et plus tard à la sanglante bataille de Philippe. On sait à peu près comment Horace en revint; mais Varus avait cherché son salut sur la flotte de Domitius Ænobarbus et se rangea sous les drapeaux de Sextus Pompée. A la paix que les triumvirs conclurent avec le fils du

grand Pompée, un édit amnistia tous les proscrits, et Varus vint à Rome embrasser son cher Horace.

L'ami de Mécène, loin de méconnaître le soldat de Brutus, le compagnon de ses périls, exhale sa joie en vers harmonieux et touchants.

> O sæpe mecum tempus in ultimum
> Deducte, Bruto militiæ duce.
>
> (Liv. II, od. 7.)

Toi qui échappas si souvent au danger, ainsi que moi, quand nous servions sous les drapeaux de Brutus ; toi, le premier de mes amis, qui t'a rendu au ciel de l'Italie?

Horace ose donc faire l'éloge du parti de Brutus et des vertus républicaines, quand Octave est maître de Rome et de l'Italie. Bien plus, il ose dire que la journée de Philippe fut un jour fatal où la vertu succomba.

> Cum fracta virtus et minaces
> Turpe solum tetigere mento.

Où les fronts des braves, toujours mena-

çants, furent couchés sur l'ignoble poussière. Beaucoup de nos poètes, sous la Restauration surtout, ont-ils parlé ainsi de la journée de Mont-St-Jean !

Horace ne craint donc pas de déplaire à son puissant protecteur; quand il s'agit de manifester l'indépendance de sa pensée et de ses opinions, son cœur est toujours avec ses anciens amis. .

Viens, dit-il à Pompeius, viens reposer ton corps fatigué par tant de belliqueux travaux à l'ombre de mon laurier.

> Longaque fessum militiâ latus,
> Depone sub lauru meâ.

Dans l'épode 13 :

> Horrida tempestas cœlum contraxit.....

Horace donne une preuve nouvelle de la sincérité de ses sentiments à l'égard de ses anciens compagnons. Octave, Antoine, Sextus Pompée étaient prêts à renouveler la guerre civile; mais Horace qui ne voulait pas que ses amis prissent part à ces nou-

veaux déchirements, les exhorte à jouir du présent :

. . . . . Rapiamus, amici,
Occasionem de die.
. . . . . .
Tu vina Torquato move,
Consule pressa meo.
Cætera mitte loqui, deus hæc fortasse benignâ
Reducet in sedem vice.

Il s'adresse à son esclave, quand il lui dit de prendre dans son cellier une amphore dont le vin date du consulat de Torquatus, et à ses amis, quand il leur dit de tout oublier et d'espérer qu'un dieu ramènera des jours plus prospères. Un tel vœu ne devait pas être agréable à Octave qui gouvernait Rome et l'Italie. Il est vrai qu'on ne le trouve que dans les épodes publiées après la mort d'Horace ; mais Octave-César pouvait-il l'avoir ignoré ?

Cette fidélité de cœur est bien digne de louanges ; mais Horace n'en mérite jamais davantage que lorsqu'il inculque à ses amis les maximes de sagesse et de philosophie dont il était pénétré.

Eheu! fugaces Postume, Postume
Labuntur anni,

Dit-il à Posthumus, son ami; époux d'une femme jeune et belle, et dont il était aimé, riche, rien ne paraissait manquer à son bonheur; mais il aimait à thésauriser. Horace, également ennemi de la prodigalité et de l'avarice, lui rappelle que les années fuient avec rapidité et qu'il faut user des biens que les dieux nous ont donnés.

Linquenda tellus et domus et placens
Uxor!

Cette terre, cette maison, cette épouse chérie, il faudra les quitter.

Te præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.

Et de tous les arbres que tu cultives, l'odieux cyprès seul suivra la tombe de ce maître d'un instant.

Le bien-être et les bienfaits de Mécène avaient sans doute influé sur le caractère

d'Horace, et répandu dans ses écrits cette bienveillance que nous y remarquons. Mais sa santé s'était-elle améliorée avec les années ?

Horace avait toujours eu mal aux yeux. Il était déjà chassieux au camp de Brutus, comme il apparaît par une petite pièce de vers, à l'occasion de Rupilius Rex. Et longtemps après, suivant Mécène, qui se rendait en ambassade près d'Antoine, on le voit, dans la satire cinquième du livre premier, se plaindre encore de cette infirmité habituelle.

Hic oculis ego nigra meis collyria, lippus
Illinere. . . . . .

Devons-nous regretter la formule de ce noir collyre ? Dans le même voyage, arrivé à Trévise, il entra dans une chaumière de paysan, où la fumée du bois vert et des feuilles fait pleurer ses yeux malades.

. . . . . Nisi nos vicina. . . . .
Villa recepisset, lacrymoso non sine fumo.

Il avait 42 ans; il parle, dans cette cir-

constance, de cette ophthalmie, après un intervalle de 20 ans.

C'est à cette époque qu'Auguste, condamné dans une maladie cruelle, fut rappelé à la vie, par un traitement hydrothérapique, appliqué par Antoine Musa. Ce médecin d'Auguste, devenu à la mode par le succès inespéré qu'il venait d'obtenir, voulut conseiller à Horace le même traitement.

Horace, à cette époque, était aux eaux de Baïa, près de Naples. Les Romains, on le sait, faisaient grand usage des eaux thermales. Le poète n'y était pas pour son plaisir, mais pour sa santé; originairement faible, elle se perdait dans le goût des plaisirs et dans les joyeux banquets. Des infirmités précoces le décidèrent à consulter Musa, qui voulait, au cœur de l'hiver, lui faire prendre des douches d'eau froide aux sources de Clusium, en Etrurie. Il ne paraît pas bien décidé à suivre cette prescription, car il écrit à Numonius Vala (épître 15 du livre 1^er^), et s'informe près de lui de la rigueur de l'hiver dans ce pays.

Quæ sit hyems Veliæ ?

Antoine Musa ne fut pas toujours heureux dans l'emploi des bains froids, car il perdit Marcellus, l'héritier de l'Empire, qu'il avait rappelé de Baie pour le mettre à l'eau froide.

Je ne sais si Horace se résigna à suivre les conseils de Musa. Toutefois, ce qui est sûr, c'est que sa santé avait besoin de remèdes. Il éprouvait ce mal particulier aux grands poètes, aux grands peintres, aux grands artistes, qui poursuivent une perfection idéale dont leur imagination recule toujours les limites, et qu'ils désespèrent d'atteindre. Ce mal indicible n'attaque aucun viscère spécialement, mais les fait tous souffrir et trouble leur harmonie; c'est ce que les médecins modernes nomment névropathie. Ceux qui ne l'éprouvent pas, ne peuvent y croire. Certains climats le produisent, et les savants qui ont le plus étudié leur action, prétendent que le séjour de Rome est très-propre à le développer. Il est probable que c'est pour cela qu'Horace avait consulté le médecin Musa.

Après sa santé toujours débile, il me semble qu'une des raisons qui ont dû décider

Horace à se rallier, c'est le besoin de parler en liberté. Comment, sans l'appui de Mécène et la faveur d'Auguste, aurait-il pu flétrir, dans ses satires, les parasites, les bouffons, les débauchés, les débiteurs, les empoisonneurs, les appelant par leurs noms, ou, s'il les déguise, désignant ceux qu'il attaque, de manière à ce que tout le monde les reconnaisse? Comment échapper aux lois romaines, si sévères pour la répression des libelles? C'est ainsi que, sous l'égide de Louis XIV, Molière put, dans ses vers, se permettre tant de licence satirique.

Vie politique d'Horace.

Horace aimait par-dessus tout sa patrie; aussi voyait-il avec regret la corruption des mœurs et ses tristes résultats sur l'éducation de la jeunesse, espoir du peuple romain. Devant ce grand intérêt, ce n'est plus l'épicurien qui parle. L'ode 2^{me} du 3^{me} livre est un hymne empreint des doctrines les plus

sévères et les plus pures du stoïcisme appliqué à l'éducation des jeunes hommes. Le courage, la vertu, la religion y sont célébrés.

> Angustam amici pauperiem pati,
> Robustus acri militiâ puer,
> Condiscat.....

Que le courage endurcisse le jeune romain et lui fasse braver les dangers.

La vertu le conduit aux grandes actions, et conseille noblement le sacrifice de la vie.

> Dulce est et decorum pro patriâ mori.

C'est un sort doux et glorieux de mourir pour la patrie, refrain que les chants héroïques de la France ont si souvent répété.

Enfin, la religion enseigne à l'homme à garder la foi, et lui concilie la confiance des autres hommes avec la faveur des dieux.

Ainsi parle Horace à ses jeunes compatriotes, quand on craint la guerre avec les Parthes, quand la défaite de Crassus n'est point encore vengée, quand, enfin, Rome

entrevoit de nouveaux conflits avec ces peuples belliqueux. Hors de ces grands intérêts, on retrouve dans Horace quelque chose de moins élevé. C'est l'esprit et le caractère du conservateur de nos temps modernes. Il aime la paix, il la préfère à tout, la veut à tout prix, et, dans sa pensée, le pouvoir est bien placé, pourvu que les mains qui le dirigent assurent et maintiennent le calme dont jouissent Rome et l'Italie. La guerre civile surtout lui est odieuse, et cependant il la voit inévitable, quand Antoine répudie Octavie. A l'aspect des armements des deux triumvirs, sa douleur éclate, il s'adresse à la République.

> O navis, referent in mare te novi,
> Fluctus. O quid agis? Fortiter occupa
> Portum.....

A l'en croire, il fallait que le peuple romain se reposât dans la sagesse d'Octave; mais, pour cela, il fallait rendre Antoine odieux et suspect. Ce n'était pas facile, car beaucoup de bons citoyens le préféraient à

Octave et le regardaient comme moins fourbe, moins astucieux et moins dangereux pour la liberté.

Ce n'est pas réellement dans les philippiques de Cicéron qu'il faut en chercher le portrait fidèle. Antoine était brave, habile capitaine. Sa consistance personnelle, ses grades et ses talents militaires le rendaient, aux yeux de beaucoup, mieux fait que son rival pour commander à la République. L'attaquer directement était donc chose difficile; aussi on suppose que, dans l'ode 15 du même livre, c'est sous le voile de l'allégorie qu'Horace a voulu signaler les extravagances d'Antoine pour Cléopâtre, et les maux qui allaient fondre sur les peuples d'Orient, soumis à leur domination.

> Pastor, cum traheret per freta navibus,
> Idæis Helenam.

Le poète nous montre Pâris entraînant Hélène, séduite, et le vieux Nérée lui prédisant les malheurs que son crime va attirer sur sa patrie.

La bataille d'Actium entraîna la perte irrévocable d'Antoine et de la reine d'Egypte, particulièrement odieuse aux Romains. Octave César revint victorieux en Italie.

Horace y vit le triomphe de son opinion nouvelle; car, à dater de ce moment, il dévoua sa muse à la personne et au gouvernement de l'Empereur. Rome et l'Italie accueillirent-ils de même cet événement? Il n'y avait pas de Bourse à Rome, par conséquent de cote qui puisse nous dire l'influence de cette victoire sur les intérêts. Nous savons pourtant, par Dion, que l'argent, qui était à 12 p. °/₀ avant la bataille d'Actium, tomba immédiatement à 6. Les usuriers, les agioteurs, les banquiers de la place de Janus, auraient pu, sur ce sujet, en dire davantage.

Notre tâche n'est pas finie. Nous avons montré dans quelle circonstance et sous l'inspiration de quels secrets instincts, Horace se reposait dans l'amitié de Mécène. Mais comment le panégyriste de Régulus et de Caton, le compagnon de Brutus, a-t-il pu arriver à donner, dans ses écrits, tant d'éloges à Auguste? Ses admirateurs les plus

sincères virent un grave sujet de reproches dans l'ode 14 du livre IV, adressée à Auguste lui-même. Elle commence ainsi :

Quæ cura patrum, quæve quiritum.

Auguste, par quels hommages le peuple et le Sénat éterniseront-ils le souvenir de vos vertus? Le reproche fait à Horace n'est pas fondé, et voici pourquoi :

Quand Horace écrivait cette ode, il touchait au terme de sa vie. Trente ans et plus s'étaient écoulés depuis la chute de la République. Le poète est au milieu d'une génération nouvelle, que le pouvoir a ralliée et qui en subit toutes les influences. Le passé n'est rien pour celui qui a grandi et vécu sous un gouvernement nouveau. On ne partage plus les espérances ni les passions qui ne sont plus et qui sont reléguées dans le domaine de l'histoire.

D'ailleurs, quand Horace déclare, dans cette ode, qu'Auguste est le plus grand prince de la terre, il ne le flatte point, il

énonce une vérité reconnue de tout l'empire romain, et que l'histoire a confirmée.

> Te cæde gaudentes Sicambri,
> Compositis venerantur armis.

Les Sicambres, qui se plaisent au carnage, déposent leurs armes et s'inclinent devant toi. L'ode exprimait un fait d'histoire, plus agréable encore au peuple romain qu'à Auguste lui-même.

Ainsi, les événements étaient glorieux, la paix régnait dans l'Empire, comment ne pas se rallier, surtout quand, comme Horace, on en éprouve le besoin pour sa propre tranquillité.

Les actes sanglants du triumvirat étaient oubliés; Auguste n'était plus Octave. Héritier de César, vainqueur de tous les partis, après avoir anéanti ceux qui voulaient rétablir la République ou aspirer à la tyrannie, il méritait l'amour du peuple romain pour les bienfaits qu'il versa sur lui.

Oui, Auguste occupait un rang auquel jamais souverain ne s'était élevé. L'assentiment du peuple tout entier, celui des grands

corps de l'Etat avaient concentré sur lui les pouvoirs partagés autrefois entre plusieurs. La crainte de revoir naître les institutions républicaines avec leur instabilité et les troubles qui les accompagnent, l'espoir de les voir renaître avec leur force et leur éclat, formaient de la nation tout entière deux partis qui tous deux se serraient près d'Auguste. Le pouvoir que ce prince exerçait ne ressemblait donc en rien à l'autorité dont les autres souverains ont été investis. Aussi cet état de choses ne pouvait durer qu'autant que lui-même. Tibère, qui lui succéda sans réclamation de la part du peuple et du Sénat, parce qu'il commandait à l'armée, étouffa la liberté et proclama le règne de la force. On pense bien que quand Horace l'a loué, nous le disons ailleurs, cet avenir était inconnu. Néanmoins, par intérêt personnel et par calcul, Horace était, je crois, très-porté à la conciliation des partis.

Après la triste expérience des guerres civiles, l'empire romain, qui comptait 120 millions d'habitants, ne pouvait être gouverné par des lois; les partis ne les auraient

pas respectées ou se seraient abrités sous leur égide, pour lacérer impunément la patrie. Un peuple, dans de telles conjonctures, ne peut alors être gouverné que par la volonté d'un seul. Ainsi la France, échappée aux étreintes sanglantes du gouvernement révolutionnaire, remit ses destinées aux mains du premier Consul. C'était un héros. L'orgueil du peuple romain avait aussi besoin d'une excuse. Horace va la lui fournir; d'Auguste il fera un dieu.

C'est dans la 2me ode du livre 1er, qu'il présente le tableau des désastres qui ont effrayé Rome, lors de la mort de César.

Il rappelle les malheurs de la guerre civile; il invoque les dieux protecteurs de l'Empire, et feint de reconnaître Mercure, sous la forme d'un beau jeune homme, se décorant du nom de vengeur de César. L'allusion était transparente; Auguste n'avait que 30 ans. La fin de l'ode, d'ailleurs, ne laisse aucun doute; il s'adresse au maître.

. . . . Hic magnos potius triumphos,
Hic ames dici pater atque princeps,

Nec sinas medos equitare inultos,
Te duce, Cesar.

Retourne tardivement au Ciel, lui dit-il, reste longtemps au milieu du peuple de Romulus.

Jouis de tes nombreux triomphes, aime à t'entendre donner ici le nom de père et de prince (il le nomme à la fin), et ne souffre point, César, que les Parthes ravagent impunément l'Empire où tu commandes.

Mais, dira-t-on, c'est là une pure flatterie qui peut sans doute attirer sur le poète les grâces de l'Empereur; mais quelle force cela peut-il donner à l'Empire?

D'abord, les poètes n'étaient point, à Rome, ce qu'ils sont chez nous. Dans nos temps modernes, cette fiction hardie n'aurait aucune autorité; mais, chez les Romains, les œuvres de poésie formaient le code de la religion et de l'Empire. Les vers d'Horace saisissaient la multitude, comme quelques vers de Béranger l'ont fait parmi nous. Leur élégance inimitable entraînait la persuasion; ils étaient dans la mémoire de tout le monde

et sur les lèvres de tous les gens de goût. Horace fut donc pour Auguste un puissant auxiliaire, et certes Auguste en avait besoin, car parmi les hommes de mérite, les plus remarquables par le talent et la grandeur d'âme se souvenaient que l'origine du gouvernement nouveau était entachée de violence et de fraude; ils regrettaient l'ancienne liberté qui ne pouvait renaître sans les orages qui avaient perdu la République.

Auguste employait vainement toute son adresse à revêtir de formes légales les actes de sa puissance. Il ne faisait point illusion à ceux dont il avait brisé les prérogatives et l'influence. Après tant d'ambitions déçues, tant de fortunes détruites, il ne pouvait espérer vaincre toutes les répulsions. Or, un écrivain élégant et populaire était propre, plus que tout autre, par son exemple et ses écrits, à atténuer la résistance aux institutions nouvelles. Horace était cet écrivain. Quoique Octave ne manquât pas de discernement pour bien choisir les hommes, ce furent moins les avances flatteuses du prince que le tempérament du poète qui décida

des actes politiques de sa vie. La maturité précoce de son esprit se résigna sans peine à la disparition du pouvoir démocratique. Ses passions s'amortirent avec l'âge. Le séjour qu'il avait fait dans Athènes, ses goûts épicuriens, ses rapports quotidiens avec Mécène et les grands personnages de l'Empire, le rendaient antipathique à la rudesse des mœurs républicaines. Tels sont les mobiles que, dans notre science de l'homme, nous devons croire propres à séduire un cœur quoique toujours fier, et qui ont pu décider Horace à appuyer le gouvernement d'Auguste.

C'est pour cela que dans la 2me satire du livre II, il entreprend de prouver que l'on peut être heureux sous tous les régimes.

Au milieu des partisans toujours nombreux des mœurs anciennes, devant les hommes qui répugnent à une constitution nouvelle, contraire, en ses principes, à celle qu'elle a remplacée, il se garde bien de parler en homme rallié; il eût perdu tout crédit. Il laisse entrevoir que son cœur est toujours avec ses compagnons d'armes. Il met

donc en scène un certain Ofella, soldat comme lui, sous les ordres de Brutus, et, comme lui, privé du champ qu'il avait possédé.

C'est dans la bouche de cet homme qu'Horace place des leçons exquises de sagesse et de modération.

La nature, dit-il, n'a donné ce champ à personne. Hier, c'était le champ d'Ofella; aujourd'hui, c'est celui d'Umbrenus. Celui-ci nous en a chassé, à son tour, sa mauvaise conduite l'en chassera. Cette terre, en vérité, n'est à personne; hier, c'était moi, c'est un autre qui en a aujourd'hui la jouissance.

Depuis que cet hôte nouveau nous est venu, vous et moi, mes enfants, avons-nous moins bien vécu? Et si la fortune nous a tout enlevé, qu'avons-nous désormais à craindre d'elle?

Soyons donc forts, et opposons au malheur des cœurs courageux.

Nam propria telluris herum, natura neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit, nos expulit ille

Illum aut nequities aut vafri inscitia juris
Postremo expellet, certè vivacior hæres.
Nunc ager Umbreni sub nomine nuper Ofelli
Dictus, erit nulli proprius; sed cedet in usum
Nunc mihi, nunc alii. Quocirca vivite fortes
Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

Notez que le sentiment de propriété est plus dans la nature que le pauvre Ofella semble le ressentir, il faut donc que les guerres civiles soient bien atroces pour modifier à ce point des sentiments innés!

C'est donc ainsi que l'honnête Ofella se soumet à supporter sans murmure la perte des biens. Il a quelque ressemblance avec le bon vieillard de Béranger; mais combien la résignation d'Ofella est plus digne, plus noble et plus conforme à la nature humaine. Le bon vieillard semble avoir abandonné sa propre cause et passé dans le camp ennemi, quand il dit:

J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont jadis j'eus ma part.

Ceci me semble affecté ou, du moins, peu naturel, et dès que le vieillard est content, dès qu'il chante, il ne m'intéresse plus.

Le pauvre Ofella, au contraire, émeut profondément les cœurs; à ce point qu'Auguste lui-même lui rendit son héritage et indemnisa Umbrenus de ses propres deniers.

On voit ici, de suite, que la position des deux poètes n'était pas la même : Béranger était hostile au pouvoir; Horace en est l'auxiliaire, en combattant la soif des richesses que les guerres civiles avaient allumée, en prêchant la modération, la frugalité qui peuvent rendre l'homme heureux dans toutes les conditions; il contenait ainsi l'impatience réactionnaire des vaincus. Au contraire, le poète français, dans sa chanson, rappelle les spoliations qu'un gouvernement juste eut la pénible tâche de réparer, et il essaie de leur donner une apparence de droit par l'assentiment de ceux-là mêmes qui en étaient victimes. Il contestait ainsi la justice de la réparation.

La soif ardente des richesses était une plaie du gouvernement d'Auguste; c'était la dégradation morale de l'époque. Ce n'était plus dans le but d'être généreux ou de

faire des largesses au peuple que l'on voulait amasser de l'or, c'était pour satisfaire la plus sordide avarice ou pour solder de honteuses débauches. Horace attaque cette bassesse qui comptait pour rien la probité et la vertu ; il les livre, dans la cinquième satire du livre II, à la dérision publique.

Tout le monde, dans Rome, savait l'Odyssée par cœur. Horace va parodier le divin Homère.

Comme dans le onzième chant de l'Odyssée, Ulysse évoque l'ombre de Tirésias et le consulte sur son retour dans sa patrie. Le devin lui apprend, entre autres choses, que les amants de Pénélope ont mangé tout ce qui était dans sa maison, et que lui-même rentrerait nu et pauvre dans Ithaque.

Horace supposant que l'entretien homérique se continue, Ulysse interroge l'ombre du devin sur les moyens de refaire sa fortune.

L'ombre alors lui conseille toutes les bassesses, toutes les lâchetés les plus ignobles ; elle lui recommande de s'avilir, d'être sans scrupule, sans conscience et sans foi ; elle

lui indique, comme moyens, de courtiser les vieillards, leurs enfants, les fils de famille poitrinaires, dans l'espoir d'hériter de leurs biens.

Le sage Ulysse se récrie. Alors Tirésias lui répond : *Ergo pauper eris.* Eh bien ! tu resteras pauvre.

Accablé par cette sentence, Ulysse insiste de nouveau pour connaître les moyens d'amasser de l'or. Tirésias recommence et conseille les mêmes indignités ; mais cette fois, il va plus loin encore, et si l'avis qu'il donne, comparé à la dignité du personnage, n'en eût fait une énormité burlesque, il eût effarouché même le public romain.

Je citerai les vers latins ; je n'oserai les traduire. Il veut que, dans son empressement à plaire, il prévienne même le désir du vieillard courtisé.

. . . . . Cave te roget ; ultro
Penelopen facilis potiori trade.

Ulysse répond :

Putas ne
Perduci poterit tam frugi, tamque pudica,
Quam nequiere proci recto depellere cursu ?

Le devin répond :

Venit enim magnum donandi parca juventus
Nec tantum Veneris quam studiosa culinæ
Sic tibi Penelope frugi est : quæ si semel uno
De sene gustarit, tecum partita lucellum,
Ut canis à Corio, nunquàm absterrebitur uncto.

Cette amère raillerie jetée sur la soif illicite de s'enrichir devait faire un prodigieux effet dans Rome.

Les grandes charges de l'empire ne donnaient plus que le vain simulacre du pouvoir. Elles étaient, au dire des stoïciens, indignes de la recherche des hommes de mérite. Cela était vrai; mais Auguste ne voulait pas que ses ennemis le proclamassent. Les stoïciens, républicains par leurs maximes, lui étaient tous hostiles. Il fallait les déconsidérer. C'est Horace qui va les livrer aux huées de la populace. En véritable épicurien, il poursuit leur secte jalouse et orgueilleuse; il signale leurs vêtements sombres, leur longue barbe, que des enfants malins se plaisent à tirailler, et qui les fait confondre avec les cyniques. Il tourne leurs opinions en ridicule. Ils se croient rois, dit-il,

dans leurs sophismes ; seulement ils n'exercent pas la royauté : de même qu'un savetier est toujours savetier, lors même qu'il a fermé sa boutique. Il finit par les envoyer se décrasser dans les bains à deux sous, n'ayant pour cortége à leur royauté que l'inepte Crispinus.

. . . . . Dum tu quadrante lavatum
Rex ibis, neque te quisquam stipator, ineptum
Præter Crispinum, sectabitur. . . . . .
(Satire 3, liv. I.)

Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que toutes les injures qu'il leur adresse sont dites en preuve qu'il faut agir avec indulgence envers les amis qui ont des fautes à se reprocher.

Horace n'agit pas toujours sur le peuple romain tout entier ; mais parfois il cherche à rattacher au pouvoir des amis mécontents. C'est ainsi que sa muse intervenant pour la première fois en faveur d'Auguste, il adresse à Ballatius l'élégante épître 11 du livre 1er. Ce Ballatius était un des fiers partisans de la République ; mécontent du nouvel ordre de choses, il cherchait, dans un exil volontaire, à distraire la tristesse de sa pensée.

Horace le rappelle; mais c'est bien à l'instigation d'Octave, comme le démontreront les vers qui suivent :

Tu quamcumque deus tibi fortunaverit horam,
Gratâ sume manu, nec dulcia differ in annum.

Ballatius n'était pas pressé de revenir. Profondément ulcéré, il répond à Horace qu'il veut vivre loin des siens et oublié d'eux.

. . . . . Tamen illic vivere vellem,
Oblitus meorum, obliviscendus et illis.

Le poète cependant cherche à le persuader, en éveillant en lui le souvenir de la patrie.

Qu'est-ce donc, lui dit-il, de Chio, de Samos, de Smyrne, en comparaison du Champ-de-Mars et des bords du Tibre? C'est à Rome qu'il faut vanter les beautés de Rhodes et de Samos. C'est surtout quand on est loin qu'il faut les louer. Tel est l'artifice dont il sait user pour rappeler Ballatius à sa patrie et au prince, auquel il est lui-même tout près de se donner.

Horace sait aussi appuyer le gouvernement d'Auguste en flattant l'opinion publique. Dans la troisième satire du livre II, il traite tous les hommes d'insensés et sait avec adresse en excepter Agrippa et Mécène. Il dit à je ne sais quel fou : Peux-tu bien prétendre aux applaudissements qui saluent Agrippa? Est-ce que le renard astucieux doit imiter le lion !

Scilicet ut plausus, quos fert Agrippa feras tu
Astuta ingenuum vulpes imitata leonem.

Et plus loin, il compare à la chétive pécore, qui s'enfle pour égaler le bœuf, le ridicule ambitieux qui veut imiter Mécène.

An quodcumque facit Mecenas, te quoque ve-
[rum est
Tanto dissimilem, et tanto certare minorem.

Ces deux grands ministres étaient dévoués à l'empereur, et quoique aux yeux de quelques-uns, ils soutenaient une autorité illégale, ils paraissaient aux yeux de tous légalement revêtus des charges de préteur et de

consul. Ils étaient chers tous deux à l'opinion ; on se souvenait qu'Agrippa, dans un conseil tenu par Auguste, avait voté pour qu'on rendît la liberté aux Romains, et que Mécène, toujours enclin à la clémence, avait énergiquement arrêté les proscriptions du triumvirat. En les louant, le poète se faisait ainsi l'écho de l'opinion, et appuyait ainsi les actes du gouvernement qui émanaient pour la plupart de ces grands citoyens.

Maturité d'Horace.

A l'âge de cinquante-quatre ans, Horace, sans le savoir, touchait au terme de sa vie. Il écrivait à Florus la deuxième épître du livre II, pour s'excuser de ne point lui adresser de nouvelles poésies. Là, il récapitule sa vie, rappelle d'abord son bonheur d'avoir été élevé dans Rome, ses études dans Athènes et les incidents de la guerre civile à laquelle il a pris part.

Jadis poète inspiré par l'audace, compagne de la pauvreté, il possède aujourd'hui

ce qui peut satisfaire des désirs modérés, et nulle dose de ciguë ne pourrait le purger, s'il ne préfère le repos et le loisir au soin d'écrire des vers.

Il termine en se disant à lui-même :

Ludisti satis, edisti satis atque bibisti
Tempus abire tibi est ne potum largius æquo,
Rideat et pulset lasciva decentius ætas.

Assez jouer, assez manger, assez boire; retire-toi, de peur que la jeunesse débauchée n'insulte à ton ivresse.

Ces trois vers prouvent assez qu'Horace a suivi la pente naturelle de son esprit, et qu'il s'applaudit d'avoir enfin conquis ce loisir et ce repos, constant objet de sa pensée.

Jadis il s'était fait de nombreux ennemis par son esprit caustique et mordant. Comme il était modeste, sans ambition, obligeant, il n'avait point suscité de haines durables. Il craignait le faste, redoutait les assemblées brillantes de Mécène et d'Auguste, et leur préférait ses livres et la solitude des champs. Là, il était libre, indépendant, c'est ce qu'il voulait.

Depuis longtemps Horace préludait à cette déclaration. Quand il manifeste dans plusieurs de ses épîtres la résolution d'en finir avec sa muse satirique, il le fait, en effet, en disant franchement ce qu'il pense de lui-même et de ses détracteurs, puis il n'écrit que pour tracer les préceptes de cet art d'écrire dans lequel il excelle, et pour se faire l'interprète des vœux de Rome à l'égard de l'empereur.

Horace ne peut être séparé de son œuvre, c'est pourquoi nous croyons avoir raison d'expliquer l'un par l'autre, de trouver dans sa personne l'instinct de ses écrits, de trouver dans ceux-ci la notion conductrice qui nous montre le caractère physique et moral du poète. Sa pensée écrite, c'est lui-même. S'il fait des vers, c'est pour épancher son âme dans celle d'une personne qui lui est chère. On ne peut croire qu'il ait écrit pour le public.

S'il a flétri tant de fois et si souvent les parasites, les flatteurs, les avares, les ambitieux, les dissipateurs, les dénonciateurs, la satire chez lui n'est qu'accessoire; c'est un

moyen de préconiser les maximes de sagesse et les préceptes nécessaires au bonheur de la vie. Il peint avec vérité le goût de la retraite, la modération dans les désirs, le mépris des richesses qui lui est particulier. Il cherche à faire prévaloir les conseils de sagesse qui peuvent nous rendre bons et aimables ; il les montre à ses amis mis en pratique et en actions. Telles sont les dernières manifestations de son cœur et les dernières instructions de cet esprit si habile dans la pratique des hommes.

Dans cette épître, s'adressant à Florus, il l'appelle le fidèle ami du bon et célèbre Néron, nos jeunes disciples s'étonneront bien de ce début quand ils sauront que ce bon et célèbre Néron était ce Tibère qui devait se rendre odieux par tant de crimes ! Mais alors, et tant qu'a vécu Horace, sa jeunesse était glorieuse ; sa conduite et ses victoires lui avaient concilié l'estime de tout le monde ; sans cela, la muse d'Horace ne l'aurait pas loué.

Vieillesse et dernières années d'Horace.

L'ambition, qui dévore l'homme dans l'âge de la maturité, n'eut pas de prise sur Horace. Depuis longtemps il avait dit publiquement à ses détracteurs que, dans Mécène, il n'avait jamais recherché que le protecteur des lettres et non le ministre tout-puissant, dispensateur des grâces de l'Empereur.

Aujourd'hui, il refuse d'être le secrétaire de ce puissant souverain.

Horace avait, il est vrai, composé des odes à sa louange. Mais c'était au Sénat qu'Auguste voulait trouver des approbateurs de ses grandes actions; car les vers d'un poète pouvaient, dans la postérité, passer pour des flatteries. Du poète il voulait autre chose que de l'encens.

D'ailleurs, Auguste avait aussi la manie de cultiver les lettres, comme nous avons vu un souverain de la France, le roi Louis XVIII, prétendre au bel esprit. Auguste, comme lui, voulait un favori qui pût flatter ses goûts. Horace, trop préoccupé de la souveraine

grandeur d'Auguste, chanta sa gloire dans des odes sublimes, mais ne s'adressa point à lui dans ses épîtres familières. Auguste s'en plaignit, et pour satisfaire à ce désir du prince, il lui adressa la première épître du livre II.

Dans cet écrit même encore, Horace a le bon sens de comprendre que si l'amitié de Mécène avait pu mettre entre eux tout de niveau, les cajoleries du prince ne comblaient pas la distance qui le séparait d'un poète quelque célèbre qu'il fût.

Aussi, dans cette épître, on ne retrouve pas le ton familier qui règne dans les autres. Il affecte de servir Auguste suivant son désir; il ne lui parle que de littérature; il évite avec soin tout trait à la satire, cela eût blessé les convenances. Il bannit tout sujet philosophique; mais, dans une attitude respectueuse, il entre en matière d'une manière flatteuse et bien remarquable. « Notre peu-« ple, lui dit-il, si juste et si sage, en vous « mettant au-dessus de nos plus illustres « chefs, n'estime pas toute chose avec une « raison aussi saine. »

Cætera nequaquam simili ratione, modoque es-
[timat.

*

Alors il aborde son sujet tout littéraire; il le parcourt en homme habile, en comparant Auguste à Alexandre-le-Grand. Celui-ci, bon juge dans les arts faits pour les yeux, comme la sculpture et la peinture, était un écolier en poésie. Auguste, lui, montre son discernement en honorant les poètes, et ne pense pas que les traits des grands hommes doivent seuls être transmis à la postérité par le ciseau. Les poètes aussi doivent célébrer leurs mœurs, leurs vertus et leurs grandes actions.

Horace regrette de n'avoir point assez de talents pour chanter les exploits de l'empereur.

Sed neque parvum
Carmen majestas recipit tua nec meus audet,
Rem tentare pudor, quam vires ferre recusant.

Certes Horace s'est tiré de ce pas avec adresse et bon jugement. La familiarité de l'empereur n'eût été qu'un insupportable servage; il sut l'éviter.

Mort d'Horace.

Entre Auguste et Louis XIV, on remarque cette triste similitude. Tous deux, au déclin de leur âge, virent s'obscurcir la gloire de leurs premières années. Tous deux perdirent, de leur famille, ceux qui leur étaient le plus chers. Tous deux, nés pour commander, subirent le joug honteux d'une femme vieille et artificieuse. Marcellus, Drusus avaient depuis longtemps précédé Auguste dans la tombe. Il dut déplorer aussi la perte des grands hommes qui avaient contribué à son élévation. Agrippa, Mécène n'étaient plus. Ce dernier avait plus d'une fois reconnu cette sincérité du cœur, cette solidité de caractère qui distinguait Horace. Entouré, comme tous les grands, de jaloux et de parasites cupides, ne sachant à qui se fier, il a dû apprécier l'utilité d'une amitié loyale et désintéressée. Aussi, en mourant, il recommande Horace à l'empereur. *Horatii Flacci, ut mei, esto memor.* Expression touchante et dernier souvenir d'un ami sincère.

Cette recommandation dernière, hélas ! était bien superflue; car Horace avait juré de ne point lui survivre. Il en avait fait le serment dans cette ode immortelle adressée à Mécène.

Cur me querelis exanimas tuis?

Pourquoi me déchires-tu par tes plaintes? Le jour de ton trépas sera le dernier de mes jours.

. . . . Ille dies utramque,
Ducet ruinam; non ego perfidum
Dixi sacramentum. . . . .

Je ne trahirai pas le serment que j'ai fait. En effet, il ne l'a point violé : il mourut à Rome presque subitement, à l'âge de cinquante-sept ans. Il fit Auguste son héritier, et ce prince fit placer son tombeau auprès de celui de Mécène.

Horace mourut le 27 novembre 746 de la fondation de Rome, il était né le 8 octobre 689; c'est donc bien cinquante-sept ans, comme nous le disons : mais si l'on veut remarquer qu'une des années d'Horace avait

été prolongée de deux mois intercalaires par suite de la réforme du calendrier de Jules-César, il en résultera qu'Horace aurait vécu cinquante-sept ans deux mois et quelques jours encore. Pour un homme comme lui, court et replet, *brevis atque obesus*, suivant l'expression de Suétone, c'était une longue vie. Il en atteignit paisiblement les limites, en conformant sa carrière à ses goûts. S'il fut, au contraire, resté passionné pour la liberté comme au jour où il rencontra Brutus dans Athènes, sa vie eût été courte et brisée par le tourment des luttes révolutionnaires.

Le pouvoir attaqué par lui n'aurait pas épargné un tel adversaire, et se serait cru clément s'il n'eût fait que le bannir de Rome; mais de tous les proscrits, ceux qui souffrent le plus sont les exilés politiques : ils ont, en effet, outre le regret de la patrie absente, ils ont au cœur le ressentiment des vaincus et une sourde rancune contre le pouvoir triomphant.

Transporté au milieu de peuples barbares, aux confins de l'empire, Horace eût-il plié

dans l'humble soumission qu'Ovide y montra quelques années plus tard ? D'après ce que nous savons de lui, cela n'est pas probable. Le chantre des métamorphoses, relégué plutôt qu'exilé, on ne sait pas précisément pourquoi, cherchait des consolations dans le commerce des muses. C'est au milieu des Sarmates, sur les bords de l'Euxin, qu'il composait ses *Tristes* et les longues élégies formant le recueil des *Pontiques*. Il y acheva le poème des *Fastes*, commencé avant sa disgrâce ; mais Horace était bien trop fier et ne se serait point abaissé, comme lui, à supplier Auguste. Sa vie et sa muse se seraient éteintes en même temps, et pour l'irréparable dommage des lettres, nous aurions été privés de ses immortels écrits.

FIN.

TABLE.

	Pages.
Avant-propos	1
Objet de cet écrit	1
Application de ces principes à Horace . .	9
Première éducation d'Horace	15
Etudes d'Horace	23
Horace prend parti dans l'armée de Brutus	29
Jeunesse d'Horace.	37
Horace quitte les rangs de l'opposition .	51
Conduite d'Horace rallié	54
Vie politique d'Horace	75
Maturité d'Horace.	96
Vieillesse et dernières années d'Horace .	100
Mort d'Horace	103

Lyon, impr. Ve Mougin-Rusand.

Lyon, impr. Ve Mougin-Rusand.

APR 2 - 1940